

Dominique Arly

LA CHAIR DU DÉMON

ANGOISSE



FLEUR NOIR

M. Fourdon

Le malheureux Lorenzo, jeune peintre italien qui vit à l'écart du monde avec une vieille domestique, est tourmenté par d'affreuses hallucinations. Des monstres lui apparaissent.

Mais, parfois, c'est une nymphe qui intervient, une nymphe qui s'évade d'un bas-relief, la luxurieuse Clithia.

Il en est venu à croire à son existence réelle.

Rosamond Lew a rejoint Lorenzo, dans son village perdu du Piémont, où l'on croit à la sorcellerie, aux jeteurs de sorts.

Elle sera entraînée, elle aussi, dans une impure et effrayante fantasmagorie.

Jusqu'à ce qu'elle sache ce qu'est la chair du démon...

DOMINIQUE ARLY

LA CHAIR DU DEMON

ROMAN

COLLECTION « ANGOISSE »

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, boulevard Saint-Marcel - PARIS-XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 1 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1972 « EDITIONS FLEUVE NOIR », PARIS.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

— *Ecco, signorina...*

La vieille Caterina avait à peine remué les lèvres. Son index décharné se levait, désignait une silhouette apparue au bout du pré, à l'ombre des châtaigniers centenaires.

Elle se signa rapidement.

— *E Lorenzo...*

Elle se raidissait, son visage racorni se figeait, très ridé, encadré du fichu noir des femmes du pays. Une robe noire, des bas de laine noire, des chaussures noires, l'uniforme des veuves ou des vieilles filles.

Nous nous tenions côte à côte, en face des créneaux du mur de pierres sèches, en partie revêtu de lierre et de ronces. Nous décou-

vrions au-delà une étendue herbeuse, sous les grands arbres et, au fond, une anfractuosité sombre dans la falaise.

— Je vous l'avais dit, reprit-elle à voix basse, en italien, c'est là qu'il vient, chaque après-midi, depuis bien des jours.

Le jeune homme s'approchait ; je reconnaissais sa chevelure brune, abondante sur la nuque, ses traits réguliers de bel éphèbe, sa démarche gracieuse. Il portait un chevalet, un siège pliant et une boîte de peinture. Il s'installa devant la grotte, nous tournant le dos, mit en place son matériel, s'assit et s'immobilisa.

— Que fait-il, chuchotai-je ?

— Il attend.

— Il attend qui ?

— *La ninfa.*

— Une nymphe ?

— *Si.*

— Il a rendez-vous avec une nymphe ?

— *Si, signorina.*

Caterina ajouta :

— Du moins était-ce la confiance qu'il m'avait faite, il y a plus d'un mois. C'était au temps où il me rendait encore visite et

où il consentait à parler. Il voyait des choses dans la *grotta*. Entre autres, *una bella ragazza*, qui apparaissait et disparaissait brusquement. Pauvre de moi, j'avais cru d'abord que c'était une apparition de la *Madonna*...

Elle se signa à nouveau.

— Puis, quand il m'a révélé qu'elle ne portait qu'une tunique comme les divinités de la nature, au temps des Romains... Une fille presque nue, une créature impudique...

— Vous l'avez vue ?

— Non. J'ai guetté souvent, ici, en me cachant, comme à présent avec vous. Je n'ai jamais rien distingué, là-bas. Mais c'est peut-être parce que ma vue est mauvaise. Parce que, lui, il la voit, il lui parle et c'est comme si elle lui répondait.

J'avais haussé les épaules, elle s'en aperçut et murmura :

— Patientez ! Patientez un *momentino*...

Je faillis me laisser aller à un mouvement d'humeur. Ce n'était donc que cela ? Un jeune peintre se retirait dans un coin agreste et monologuait devant sa toile ébauchée... Il n'en avait pas fallu davantage à sa vieille nourrice pour qu'elle alertât Harold.

Et je n'avais pas résisté aux supplications dudit Harold.



Cela s'était fait deux jours plus tôt, à Londres. J'avais eu le tort d'annoncer auparavant, à ma parente, que j'allais effectuer un voyage d'agrément en Italie.

Je préparais ma valise, quand mon sympathique petit cousin s'était présenté, très excité :

— Qu'est-ce que j'apprends, Rosamond ? Tu vas en Italie ?

— Oui. Ce n'est pas défendu.

— Tu prends ta voiture. Tu emprunteras le col du Mont-Cenis, tu passeras par Turin, m'a-t-on dit ?

— J'en ai l'intention.

— Eh bien ! il faudra que tu fasses un détour !

J'avais froncé les sourcils.

— Je voyage pour mon plaisir, mon cher.

— Ecoute, Rosamond, quelques dizaines de kilomètres de plus ou de moins...

— Si tu veux, je t'emmène. Je te laisserai à

Turin, tu feras tous les détours que tu voudras et tu reviendras à Londres par tes propres moyens.

— Mais je ne peux pas, tu le sais bien. Mon examen, la semaine prochaine...

— Tu iras en Italie ensuite.

— Sans doute. Je voudrais tellement, pourtant, que tu te rendes à Certeldo et que tu me donnes des nouvelles de Lorenzo. Tu te souviens de Lorenzo ?

— Ton ami, le peintre italien ? Lorenzo Lendi ?

— Oui, tu l'avais rencontré plusieurs fois, chez moi, l'été dernier.

Je me souvenais d'un charmant garçon, à l'accent chantant, doux et courtois. Nous avions même flirté un peu, au cours d'une surprise-partie ; il était du genre sentimental, modérément. Beaucoup de paroles fleuries, beaucoup de gestes en l'air, peu d'attaques directes.

— Tu m'avais confié qu'il te plaisait, Rosamond.

— Parce qu'il est bien élevé.

— Alors, en ce cas...

— Mais, si tu veux des nouvelles de lui, n'es-tu pas capable de lui écrire ?

— C'est ce que j'ai fait. Trois fois au cours du mois. Pas de réponse. Je me suis décidé à écrire à sa vieille nourrice dont j'avais fait la connaissance l'an passé, lors de mon séjour chez lui. J'ai reçu sa réponse avant-hier et je suis très inquiet. Elle m'apprend que l'oncle de Lorenzo, chez qui il vivait, est mort voici trois mois, et que, dès lors, mon ami n'est plus sorti de la propriété. Elle ajoute qu'il lui cause de graves soucis car son comportement est devenu étrange. Il serait, selon elle, tourmenté par des esprits démoniaques.

— Ce qui signifie sans doute qu'il ferait un peu de schizophrénie. Cela se soigne.

— C'est ce que je voudrais savoir. Est-il sous traitement médical ? Ce n'est pas certain : il demeure dans un village perdu du Canavese où les gens appellent volontiers le vétérinaire pour leurs bêtes, mais très rarement le médecin pour les humains.

— Mais cette brave dame...

— Comme je la connais, elle doit dire des prières pour obtenir la guérison de son ancien nourrisson.

J'étais ébranlée ; Harold s'en était aperçu.

— Alors, ma petite Rosamond...

Il avait mis la main à sa poche.

— J'ai préparé une lettre pour lui. Je lui dis qu'il peut avoir une confiance absolue en toi, qu'il devra suivre tes conseils parce que tu es une fille extraordinaire qui peut faire face à toutes les difficultés.

— Je t'en prie.

— Nous savons, dans la famille, de quoi tu es capable. Ta dernière mission en Allemagne... (1).

— Ah ! non ! C'était *top-secret* ! Et je te répète que, cette fois, je vais me promener, pour mon plaisir. Je remettrai ta lettre à ton ami, je l'emmènerai chez un médecin, si je juge qu'il en a besoin et s'il veut se laisser convaincre, mais ce sera tout.

— Je ne t'en demande pas davantage, sinon de me prévenir.

— Je t'enverrai un mot avant de quitter ce

(1) Voir : « Tout ce qui tombe », même auteur, même collection.

village piémontais. Quel est son nom, m'as-tu dit ?

— Certeldo. Je t'ai apporté une carte. De Turin, tu te rendras à Ivrea, ensuite...



J'étais arrivée à Certeldo au début de l'après-midi, par une route étroite, qui serpentait au fond d'un val encaissé, longeant un torrent blanc d'écume. J'avais stoppé sur une petite place, à la hauteur d'une très humble *alberga*, à la salle voûtée comme une crypte.

Une femme en noir m'avait aimablement accueillie ; elle aurait une chambre pour moi : je comptais quitter le village le lendemain matin. Je m'étais fait aussitôt indiquer la *casa* de Caterina, une petite ferme au milieu d'un verger, au bord de l'eau.

— *Chi é lei ? La cugina di Harold !*

La bonne vieille joignait les mains, se répandait en exclamations, remerciant Dieu... Elle avait tant espéré qu'il allait accourir sans tarder. *Il povero Lorenzo...*

— Pouvez-vous me conduire chez lui ?

— *A casa sua ? Certamente...*

Mais, avait-elle poursuivi, l'après-midi, il par-

tait à travers champs, dans la propriété de son oncle. Il se rendait à une grotte. C'était là qu'il entraît en crise... Oui, on pouvait l'observer, à l'abri du mur de clôture. Fréquemment, Caterina surveillait le malheureux Lorenzo. J'avais résolu de me rendre sur les lieux sans tarder.



Le jeune homme était toujours paralysé sur son siège, le buste droit. Il était vêtu d'une chemise à fleurs, d'un pantalon de velours, chaussé de sandales. Sur son chevalet était posée une toile où des taches de couleurs se groupaient en des formes confuses.

Il leva soudain une main tremblante.

— Ça y est ! Il la voit, chuchota Caterina.

Lorenzo semblait fixer le trou noir de la grotte, dont il n'était éloigné que de quelques pas. J'écarquillai les yeux en vain ; je ne distinguais rien dans l'obscurité, au fond de l'orifice.

Et Lorenzo murmura quelque chose, mais d'une voix basse, confidentielle. C'était le ton d'une interrogation angoissée, comme s'il avait dit :

— Est-ce toi ?

Il parut prêter l'oreille, puis il inclina la tête.

— Elle lui a répondu...

— Allons donc, maugréai-je !

— Mais si, *signorina*...

Lorenzo avait repris la parole ; son timbre était tendre. Il s'interrompit, écouta, fut secoué d'un frisson.

Tout à coup, il se jeta à genoux dans l'herbe, les bras tendus en un geste d'imploration, bredouillant une indistincte prière.

Je sursautai. Une lueur vaporeuse venait de naître dans la grotte. Surgissant dans la pénombre, c'était comme une créature de rêve, enveloppée de brouillard, de longs cheveux blonds, un corps féminin...

— Ça ! alors...

— Qu'est-ce que c'est ? fit Caterina.

— Une fille couverte d'un voile...

— Je ne vois rien, se désola-t-elle.

Elle frotta désespérément ses paupières frippées.

— Où est-elle ?

Je poussai un soupir.

— Elle a disparu.

Lorenzo s'agitait, la voix suppliante. Il en vint à un gémissement douloureux, s'abattit la face contre le sol, griffant le gazon.

— *Poverino*, se lamenta la vieille, c'est la crise !

En effet, le jeune homme qui s'était redressé, se mit à gesticuler avec des cris d'horreur. Puis il se protégea de ses bras, comme si on le frappait, en exhalant une plainte déchirante.

J'escaladai le mur, courus auprès de lui, m'agenouillai :

— Calmez-vous, Lorenzo... Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis Rosamond Lew. Je viens vous saluer de la part d'Harold.

Il avait les yeux clos, de la salive coulait à l'angle de ses lèvres. Il vociféra :

— Leurs gueules vomissent des flammes ! La porte de l'enfer s'est ouverte...

— Mais non, mon ami, vous ne courez aucun danger.

Je caressais avec compassion son front moite. Il ouvrit les paupières, son fin visage se crispa, quand il me regarda, en une grimace de répulsion.

— Arrière, sorcière, grinça-t-il ! Va-t'en immonde sorcière !

CHAPITRE II

C'était, certes, la première fois qu'un jeune homme émettait à mon sujet une pareille appréciation. La gent masculine a, d'ordinaire, une nette tendance à vanter ma beauté avec, parfois, quelques pointes d'exagération selon les circonstances, le cadre, l'heure, les boissons ingurgitées.

Lorenzo m'avait échappé, se roulait dans l'herbe. Il finit par s'étaler à plat ventre et ne bougea plus.

Je n'hésitait pas à m'accroupir encore près de lui.

— Vous êtes beaucoup trop nerveux, déclara-

rai-je paisiblement. Je crois que vous devriez consulter un médecin, qui vous prescrirait des calmants

Il re me répondit rien.

Caterina, derrière le mur, m'appela :

— *Signorina...* Il faut le laisser.

— Vous croyez ?

— Oui. Il se démène un instant, ensuite il se couche, s'assoupit.

Je saisis Lorenzo par l'épaule avec précaution, fit pivoter sa tête.

— C'est ma foi vrai, m'exclamai-je interloquée, il a l'air de dormir.

— Le malheureux enfant ! Il lui arrive de se réveiller dans de nouveaux tourments. Mais parfois il va s'asseoir, tout tranquille, et se met à peindre.

— Il sommeille longtemps ?

— Cela dépend. Quelques dizaines de minutes, une heure ou deux. Finalement, il rentre chez lui, au coucher du soleil. Le soir, d'après Vittoria, l'ancienne servante de son oncle, qui tient la maison, il est normal, quoique fatigué. Le matin aussi, il va bien. C'est l'après-midi que les esprits le tracassent.

Je hochai la tête.

— Les esprits ont bon dos. Je vais aller dire deux mots à la jeune personne qui se cache dans cette caverne.

— Que voulez-vous faire, s'écria la vieille femme ?

Je désignai l'entrée de la grotte.

— Je vais capturer la *ninfa*.

— Ne faites pas cela !

— Oh ! mais si !

D'un pas décidé, malgré les protestations de Caterina, j'avancai sous la voûte rocheuse, foulant des éboulis. Je ne tardai pas à ralentir, car la lumière du jour ne pénétrait qu'à quelques mètres. J'attendis que mes yeux fussent habitués à la demi-obscurité. Je m'aperçus alors que le plafond rocheux s'abaissait et que la grotte se continuait par un boyau étroit. Je ne m'étais pas munie de ma torche électrique et ne disposais que de quelques allumettes qui ne me permettaient pas d'aller bien loin.

Je rebroussai chemin en me promettant de revenir, convenablement équipée, dès que possible.

Caterina eut un soupir de soulagement, quand je réapparus au jour.

— Vous allez rester là, dis-je. Vous surveil-

lerez le trou, pour savoir si quelqu'un en sort, pendant que je vais chercher une lampe.

Elle fit un signe de refus.

— Non ! non ! J'aurais trop peur. Je vous accompagne.

— Mais, pendant que nous serons absentes, la fille en profitera pour déguerpir.

— *Troppo paura*, chevrotait-elle...

— Bon, dis-je lassée, alors allez au petit hôtel, sur la place. J'y ai laissé ma valise. Ouvrez-la et ramenez-moi ma lampe.

— *No, signorina*. Il ne faut pas... Je serais responsable d'un malheur...

Je tentai en vain de la convaincre ; je ne réussis qu'à lui tirer des larmes. J'enrageais de ne pouvoir intervenir immédiatement. Je finis par m'asseoir sur le siège de Lorenzo, en déclarant :

— En ce cas, il ne nous reste qu'à attendre. Le réveil de celui-ci, ou la sortie de l'autre.

Je jetai alors un regard sur la toile posée sur le chevalet. Ce n'était qu'une ébauche, mais l'on devinait des ramures à la partie supérieure, la forme de l'entrée de la grotte et, au centre, une tache blanchâtre, oblongue, si-

nueuse, qui pouvait figurer une silhouette féminine.

Les jours précédents, sans doute, Lorenzo avait commencé à peindre son apparition.

J'allumai une cigarette, me mis à réfléchir. Ce garçon avait certainement l'esprit dérangé, mais quelqu'un en profitait pour le berner. Une fille du voisinage jouait à la nymphe. Pourquoi ? Pour se distraire ? Par goût de la perversité ? Ou parce qu'elle était aussi folle que lui ?

Il était facile de franchir le mur ; elle s'em-
busquait dans la grotte, se déshabillait, se
couvrait d'un voile transparent, puis sortait un
peu de l'ombre, dès que Lorenzo était là. Ils
se parlaient. Ils devaient avoir une conversa-
tion délirante. Elle devait lui interdire de
s'approcher d'elle et il obéissait. Mais, dès
qu'elle disparaissait, il avait des accès de fu-
reur, des visions de cauchemar.

Il fallait, d'urgence, le soumettre à un exa-
men psychiatrique et, selon toute probabilité,
le soigner dans une clinique où il serait pré-
servé des odieuses tromperies qui entrete-
naient son mal.

J'en étais à ma troisième cigarette quand

Lorenzo remua. Il se leva péniblement, s'étira.

J'avais quitté le siège, je m'apprêtais à le saluer, quand je réalisai qu'il ne me voyait pas... Son regard paraissait me traverser. Je n'étais plus une sorcière, mais une fille invisible.

Je m'écartai, le laissai s'installer à son chevalet. Il ouvrit sa boîte de peinture, en sortit une palette, des pinceaux. Il renversa sa tête, examina les hautes branches des châtaigniers.

Tendrement, il murmura :

— Chère Clithia, tu es revenue...

Abasourdie, j'inspectai attentivement les ramures, en particulier la fourche d'un des gros arbres qu'il considérait avec ravissement.

— Non, reprit-il, j'ai à peine commencé... Je t'admire tant que j'oublie de peindre.

Il appuya un pinceau à sa palette.

— Oui, bien sûr, dans mon atelier ce n'est pas pareil, tu le sais. Quand tu es avec les autres... Déchaînée comme elles...

Sa voix devint embarrassée.

— Je ne te reproche rien, Clithia. C'est ta nature, ce sont vos jeux. J'avoue qu'ils me captivent. Mais je préfère être seul avec toi. Et je voudrais tant...

Il secoua la tête.

— Tu l'as promis. Et tu es toujours si lointaine. Bientôt ? Vrai ? Très bientôt ? Je suis si impatient.

Il parut s'inquiéter.

— Tu es moins distincte... Que dis-tu ?... Ah ? Déjà ? Encore un instant... Encore... Chère, très chère...

La palette et le pinceau échappaient à ses doigts. Ses épaules s'abaissèrent, il eut un soupir de tristesse.

— Demain, oui... Demain...

Il porta ses mains à son visage, s'absorba.

J'attendis quelques minutes, puis je toussai. Lorenzo sursauta, fit volte-face, s'exclama :

— Quelle surprise !

Il se leva, souriant.

— Miss Lew ! Comment se fait-il ?

— Je suis de passage dans votre région, dis-je en lui tendant la main. Harold m'a chargé de vous remettre un message. Il paraît que vous ne répondez pas à ses lettres.

Le visage du jeune homme s'assombrit.

— Oh ! c'est vrai... Je suis si négligent depuis quelque temps. Il faudra qu'Harold me pardon-

ne. Je n'ai écrit à personne depuis... depuis je ne sais plus quand...

Il passa une main sur son front.

— C'est Vittoria qui vous a amenée ici ?

— Non, j'ai sauté le mur. Caterina m'avait indiqué que vous pourriez vous trouver dans ce pré.

La vieille nourrice avait disparu.

— Vous la connaissez donc ?

— Harold m'avait prié de lui rendre visite.

— C'est une excellente personne, qui m'est très attachée.

— Je crois qu'elle se fait du souci pour votre santé.

— Elle a tort. Je me porte bien. Il m'arrive d'être... préoccupé, mais je ne suis pas malade.

Il réunissait fébrilement son matériel.

— Me permettez-vous de vous offrir un rafraîchissement, miss Lew ?

— Volontiers.

— La maison n'est pas loin.

Je m'étais penché sur la toile.

— Que peignez-vous, M. Lendi ?

Il eut un sourire gêné.

— Une petite chose. J'aime ce coin agreste.

— Quel est ce personnage ?

— Je ne sais pas... Une esquisse... En attendant l'inspiration.

— J'espère que vous me montrerez vos œuvres.

— Vous êtes trop bonne. Elles ne méritent pas votre attention.

— Que de modestie !

Il pliait le chevalet.

— Si vous voulez me suivre.

Je marchai derrière lui ; un peu plus loin, un sentier s'amorçait, à la lisière d'un bois. Un toit couvert d'ardoises apparut dans les frondaisons. C'était celui d'une vaste demeure aux murs en pierre de taille, partiellement revêtus d'une vigne vierge qui encadrait de petites fenêtres.

— C'est là que j'habite. La maison appartenait à mon oncle. Elle est trop grande, mais une ancienne salle de réception me sert d'atelier.

Une vieille femme en noir s'avança sous le porche à notre approche, et me salua respectueusement.

— C'est Vittoria. Elle a été au service de mon oncle pendant près d'un demi-siècle.

Il lui parla en dialecte piémontais.

— Elle a de la citronnade fraîche. Cela vous convient ? Vous préféreriez un whisky ? J'ai ramené de Londres une bouteille de Cutty Sark.

— Pas d'alcool maintenant.

Lorenzo m'introduisit à l'étage dans une pièce spacieuse, dallée de pierre grise, au plafond aux poutres apparentes, éclairée par une large baie par laquelle les rayons du soleil entraient et faisaient luire de somptueux meubles rustiques. Des tableaux étaient accrochés aux parois, des sculptures posées sur des bahuts ; il y avait même, au fond, un important bas-relief de style grec, représentant une farandole de jeunes filles nues. Près de la baie, c'était le coin-atelier de Lorenzo, avec plusieurs grands chevalets, des toiles empilées, des cartons à dessins.

Le jeune homme s'étant débarrassé de son attirail, inspectait ses mains souillées de terre.

— Excusez-moi...

Il sortit, et, d'un pied léger, je me précipitai vers ses œuvres. Je fis prestement basculer les toiles, une à une, leur jetant au bref coup d'œil. Il s'agissait de paysages ou de natures

mortes, la plupart de belle venue. Pas de divinités féminines...

Je me mis à fouiller les cartons.

Je fus suffoquée, quand je découvris tout un lot de sanguines, d'une exécution parfaite, mais dont les sujets étaient assurément parmi les plus luxurieux qu'il m'ait été donné de contempler.

CHAPITRE III

Il y eut un bruit de pas à la porte. Le sang aux joues, je vins m'asseoir sur un fauteuil comme la vieille servante entraît, porteuse d'un plateau de rafraîchissements.

Silencieuse, elle disposa les verres, la cruche, la bouteille, sur une petite table, et s'en alla comme une ombre.

Lorenzo revint, alors que je me disposais à feuilleter encore les effarantes sanguines. J'étais debout, près de la baie.

— Tout cela est de vous, demandai-je, en désignant les toiles et les cartons à dessins ?

— Oui, mais il n'y a pas grand-chose de bon.

— Pourrais-je...

Il m'interrompit :

— Venez vous désaltérer. Pardonnez-moi, j'ai très soif.

Il m'avait servie ; il se versa un grand verre de citronnade, l'avala presque d'un trait.

Je buvais à petites gorgées, sans quitter le jeune homme des yeux. Je pris ensuite, dans ma poche, la lettre d'Harold que je lui tendis.

— Ah ! c'est vrai, fit-il, la lettre...

Il la lut, hocha la tête.

— Je le prierai de m'excuser.

— Y a-t-il longtemps, dis-je gravement, que vous éprouvez des malaises ?

Il eut un geste de dénégation.

— Je ne suis pas malade, *miss Lew*. J'ai seulement des soucis.

— Pourquoi me mentez-vous ?

Il avait sursauté.

— Mais, *signorina*...

— Ne vous obstinez pas, c'est inutile. Quand vous avez découvert ma présence, dans le pré, je ne venais pas d'arriver. Je vous observais de puis près d'une heure.

— Vous m'observiez, s'écria-t-il.

— Oui. Votre comportement était si surprenant. Notez que j'ai essayé de vous aborder,

au bout d'une dizaine de minutes, mais vous ne m'avez pas reconnue. Vous me preniez pour une sorcière.

— C'était donc vous ?

— Qui ?

— La sorcière...

— Je vous remercie, fis-je sur un ton de plaisanterie. Il est admis que les Italiens savent parler aux femmes. Ils ne reculent donc devant aucun moyen pour les surprendre.

— Je suis désolé, *miss* Rosamond, profondément désolé. Vous êtes la plus ravissante Anglaise que je connaisse, je vous le jure.

— C'est déjà mieux, appréciai-je.

— Comprenez-moi, je m'étais laissé emporter par... par une songerie. Je sais qu'il m'arrive de... de divaguer..., de me trouver dans un état second...

— Nous y voilà !

— Mais cela ne dure pas.

— Pas plus de quelques heures ?

— En effet.

— C'est beaucoup, ne trouvez-vous pas ?

Il baissa la tête.

— J'en ai pris l'habitude.

— Alors, je répète ma question : depuis

combien de temps êtes-vous sujet à de telles crises ?

— Peut-être depuis trois mois.

— Depuis la mort de votre oncle ?

— Cela a commencé peu après, oui.

— Et quelle drogue utilisez-vous ?

Il faillit renverser la cruche.

— Aucune, protesta-t-il !

— Pas *d'herbe*, pas de L.S.D., pas d'héroïne ?

— Jamais, fit-il véhément, je vous en donne ma parole d'honneur.

— De l'alcool ?

— Je ne bois qu'un peu de vin, en mangeant.

Il paraissait sincère ; il s'était visiblement efforcé de maîtriser son indignation.

— Avez-vous consulté un médecin ?

— Non.

— Puis-je vous faire remarquer que je comprends mal que vous ne vous soyez pas inquiété.

Il eut un haussement d'épaules.

— C'est que cela s'est fait de façon progressive, insidieuse, avec des jours de répit. Il m'arrivait de croire que je dormais et qu'il s'agissait de rêves.

— De mauvais rêves...

— Pas toujours.

— Vous avez eu, devant moi, un affreux cauchemar. Vous faisiez allusion à des monstres qui crachaient du feu.

Il s'était saisi d'un mouchoir, dont il essuyait son front.

— Cela se produit, malheureusement, concédait-il.

— Vous vous êtes roulé sur le sol, en criant de douleur.

— Je le sais...

— Je m'étonne que vous sembliez vous accommoder d'un tel dérèglement nerveux. En l'absence de tout traitement approprié, votre état risque de s'aggraver.

Il se rebiffa en rétorquant sèchement :

— N'en suis-je pas seul juge ?

— Je suppose que vos parents et vos amis doivent vous conseiller de vous soigner.

— Je n'ai pas de parents proches et pas d'intimes.

— En ce cas, il est évident que vous finirez par être interné dans une clinique psychiatrique.

— Pourquoi êtes-vous si dure pour moi, *miss* Lew, se plaignit-il ?

— Parce que j'ai promis à Harold de vous conduire chez un médecin.

— Je refuse.

— Alors, je vous ai mis en face de vos responsabilités.

— Je suis libre de vivre comme je l'entends.

— Et de mourir dans une cellule capiton-née ?

— Je n'en suis pas là.

Il se détourna avec humeur.

— Autre chose, repris-je, j'ai découvert que l'on se moque de vous, que l'on entretient certain de vos fantasmes en vous jouant la comédie.

Il me fit face à nouveau, les sourcils froncés.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai vu la fille artistement dénudée, au seuil de la grotte.

— Hein ?

— Eh bien ! oui, je l'ai vue, un court instant, comme vous. Ce que prouve qu'elle n'est pas un produit de votre imagination, mais un être humain, en chair et en os. Elle se cache dans la grotte et...

A ma grande stupeur, Lorenzo se mit à rire.

— C'est ce que vous avez cru, hoqueta-t-il ?
Mais c'est ridicule ! La grotte est un des lieux qu'elle hante, mais ce n'est pas le seul. Elle m'apparaît aussi dans les branches des arbres, sur la margelle du puits, dans le jardin, et même sur le fauteuil où vous êtes assise. Clithia...

— Vous savez son nom ?

— Evidemment. Elle me l'a dit.

— Vous conversez avec elle ?

— Oui.

— Vous savez de qui il s'agit ?

— Bien sûr. C'est une nymphe !

— Mais, Lorenzo, m'écriai-je, nous voici en plein délire. Vous savez, n'est-ce pas, que les nymphes étaient des personnages mythologiques de l'antiquité. Elles n'ont jamais existé !

— Qu'en savez-vous ?

— Il y a des siècles que l'on ne croit plus aux nymphes.

— Vous venez d'en voir une.

— Une simulatrice !

— Mais qui a le pouvoir de se dissoudre dans les airs...

— Elle s'est simplement enfoncée dans la grotte.

— Elle se trouvait ensuite à la fourche d'un arbre.

— J'étais près de vous, quand vous regardiez là-haut. Il n'y avait rien.

— Parce qu'elle avait décidé d'être invisible pour vous.

— Comme c'est facile !

J'empoignai la bouteille de whisky, m'en versai deux doigts.

— Ne poursuivons pas cette conversation incohérente, dis-je, le verre au poing. Je n'ai pas du tout l'intention de flatter votre manie.

— Puis-je vous faire remarquer, *miss* Lew, fit doucement Lorenzo, qu'il y a eu, en Europe, dans un passé peu lointain, de nombreuses apparitions surnaturelles qui ne sont pas mises en doute par des millions de fidèles ?

— C'est un domaine tout différent.

— Vous n'exprimez que votre opinion.

Je bus trop vite du whisky, ce qui me fit tousser. Pendant que je reprenais mon souffle, une idée me vint.

— Dites-moi, mon ami, repris-je, dites-moi sincèrement... C'est à cause d'elle, à cause de

Clithia que vous vous accommodez de vos accès d'hallucination ?

Il me lança un regard défiant.

— Je n'ai pas à vous répondre.

— Vous éprouvez pour elle une certaine inclination ?

Il garda le silence.

— Vous avez tort de ne pas me faire confiance, insistai-je. Je suis votre amie et ne veut que votre bien. Je ne vous traînerai pas dans un hôpital. Harold m'a prié de me détourner de ma route pour, éventuellement, vous apporter de l'aide. Dans quelque temps, il viendra vous voir.

— Non ! Je ne veux pas...

— Vous refusez de le recevoir ?

— Plus tard. Je lui écrirai.

— A votre aise. Moi, je vais lui écrire ce soir, sans rien lui dissimuler, ainsi que je le lui ai promis.

Je me levai.

— Il ne me reste qu'à prendre congé. Navrée de vous avoir importuné.

— Oh ! Rosamond...

Lorenzo venait de quitter son fauteuil ; il me prenait dans ses bras.

— Ne nous quittons pas ainsi, Rosamond ! J'ai gardé de vous un si merveilleux souvenir. Vous étiez tous si gentils pour moi, à Londres. Je vous en prie, restez encore, et faites-moi la grâce de m'écouter. Il ne faut pas qu'Harold vienne ici en ce moment, il ne faut pas qu'il sache... Alors, à vous je vais tout dire, si vous me promettez le secret. Je n'ai jamais pu me confier à personne et j'en souffre. Je ne sais plus où j'en suis, où je vais...

Je posai un baiser sur son front, il appuya sa joue à la mienne.

— Il faut que vous sachiez, Rosamond...

Je l'entraînai vers un divan, le fit prendre place, la tête sur mes genoux.

— Je vous écoute, chuchotai-je.

Il se mit à parler, d'une voix monocorde, coupant son récit de soupirs ou de silences.

— Après la mort de mon oncle, j'étais désespéré, accablé de soucis. Un jour, j'ai amené dans cette pièce tous mes accessoires de peinture et mes tableaux qui se trouvaient dans une chambre, à l'étage. Je voulais trouver un dérivatif dans mon art. Quelque temps après, un après-midi, j'ai eu l'intention de peindre un bouquet de glaïeuls.

« Je les avais disposés dans un vase, sur une table, près de la grande fenêtre. J'avais installé mon chevalet en face. Je me sentais las, les jambes lourdes, les bras engourdis, la tête vide. Je m'étais forcé à saisir ma palette, à fixer les fleurs.

« Et voici qu'elles se sont mises à grandir... A grandir et à grossir... Elles croissaient en tous sens, de façon désordonnée, jusqu'au plafond, jusqu'au dallage. Je reculais et elles avançaient. Puis leurs corolles se sont tordues, déformées, elles sont devenues des gueules ouvertes de fauves, de dragons. Plus près, encore plus près de moi, ces mâchoires monstreuses claquaient... Quelques secondes et elles me happeraient, me déchiquetteraient... J'ai hurlé !

CHAPITRE IV

Une fée Carabosse avait surgi, entre les monstres et lui. Elle s'était mise à jacasser. Très fort ! De sa bouche édentée jaillissaient des grincements de portail rouillé.

Lorenzo s'était bouché les oreilles pour ne plus entendre ces cris insupportables. La sorcière s'était tue, mais elle ne disparaissait pas. Elle était graduellement devenue moins laide, avait pris l'apparence de Vittoria.

Au fait, oui, c'était Vittoria...

— Qu'avez-vous, *signore* ? Pourquoi avez-vous appelé ?

— Je ne sais pas...

— J'ai cru que vous vous étiez blessé.

Il désignait les glaïeuls qui avaient réintégré leur vase.

— Je veux que tu emportes ces fleurs.

— *Che dice ?*

— Enlève-les. Vite !

— *Si, signore.*

Après la sortie de Vittoria, il était tombé dans une sorte de torpeur. Il avait la vague conscience qu'il perdait l'usage de ses membres, et même de son corps tout entier. Son corps lui devenait étranger, ce n'était plus qu'un accessoire de sa personnalité. Quelque chose, en lui, s'en dégageait, s'en détachait. C'était cela : il en venait à un détachement physique et mental. Il ne se sentait plus relié à une dépouille terrestre qui se révélait comme parfaitement négligeable.

En revanche, les objets, autour de lui, prenaient une extraordinaire importance. Après les fleurs, un miroir s'agrandissait jusqu'à de venir un lac gelé, dans lequel se reflétait un glacier.

Sur un meuble, une panthère de bronze, longue comme deux fois la main, s'enflait, s'étirait, se couvrait d'un pelage luisant. Son muflle s'ouvrait, découvrant ses crocs. Elle avait

poussé un feulement sauvage, s'était ramassée pour bondir.

Lorenzo, secoué de terreur, s'était jeté sur le dallage, avait rampé sous une table. Il savait qu'il ne s'y trouvait pas en sûreté, mais il n'avait pas la force de s'enfuir.

Là, il avait dû somnoler, couché en chien de fusil sur le tapis de haute laine.

Quand il avait ouvert les yeux, il était parvenu à s'asseoir au bord du divan. Son regard était alors tourné en direction du bas-relief appuyé au mur du fond de la pièce. C'était une très belle sculpture antique, d'origine grecque, qu'un ancêtre des Lendi avait rapportée d'un mystérieux voyage. Elle représentait une farandole de trois nymphes et une fillette. Mais, à vrai dire, elles n'étaient pas figurées en train de danser : leurs pieds adhéraient au sol et elles avaient plutôt l'air de s'adosser à une haie.

L'impression de farandole était due au fait qu'à première vue, on croyait qu'elles se tenaient par la main. Si l'on y regardait de plus près, on s'apercevait que les trois premières tenaient le poignet de la suivante de la main gauche.

La main droite de la première englobait son sein gauche, elle guidait la main droite de la seconde pour que ses doigts soient en contact avec son pubis. Il en était de même pour les trois autres, chacune blottissant ses doigts à l'aine de la précédente. Quant à la fillette qui venait la dernière, elle posait sa main gauche sur son propre pubis.

Leurs yeux étaient clos ; c'était comme un sourire d'extase qui errait sur leurs lèvres. Elles avaient de longs cheveux, des seins haut placés, la taille mince, des jambes divines.

Lorenzo réalisait soudain que si son attention avait été attirée par le bas-relief, c'était parce qu'un bizarre murmure en provenait. Un murmure de gorge de fraîches voix féminines.

Et il avait constaté, ébahi, que les lèvres de pierre des nymphes vivaient, que leurs index frémissaient à l'emplacement intime où ils étaient appuyés. Les effleurements furtifs s'affirmaient peu à peu, croissaient en force, leur cadence se précipitait. Les beaux corps se cambraient, sous les frictions frénétiques, au rythme des respirations plaintives. Elles en étaient venues toutes les quatre, en même

temps, au paroxysme de leur plaisir, lèvres retroussées, narines palpitantes.

Lorenzo, surexité, avait bondi au pied du bas-relief. Il n'avait touché que du marbre froid, que de la matière inerte. Les bouches des nymphes, leurs doigts n'étaient que des bourrelets de pierre.

Les glaïeuls, le miroir, la panthère... Des visions effrayantes ! Les ébats des charmantes petites divinités... Une hallucination érotique.

Il n'était pourtant pas de ceux qui se laissent aller à des rêveries malsaines et qui se livrent, après préméditations, à de honteuses débauches. Il ne péchait pas non plus par excès contraire : il fréquentait, à l'occasion, quelques filles agréables, quelques femmes complaisantes.



— Je vous le concède, Lorenzo, dis-je quand il en fut à ce point de ses confidences, vous n'êtes pas un de ces obsédés dont on ne peut se préserver qu'en pratiquant le close-combat. Mais, dites-moi, n'y aurait-il pas eu, alors, à

Certeldo, des vols nuptiaux mouches cantharides ?

— Ce genre d'insectes n'existe pas dans la région.

— Et vous n'aviez absorbé aucune drogue, aucune tisane, aucun élixir végétal ?

— Rien. J'avais des ennuis, mais je me trouvais en bonne santé. Je peux même ajouter que je passais ordinairement des nuits très calmes et qu'il était fort rare que je fasse preuve de nervosité. Les troubles que j'avais ressentis m'intriguaient plus qu'ils ne m'inquiétaient. Revenu au calme, je n'éprouvais que de la lassitude. J'étais tombé dans un profond sommeil dont je n'étais sorti qu'au crépuscule. Ma nuit avait été bonne, la journée du lendemain, la nuit suivante, sans incidents.

Il garda un instant le silence, puis reprit à voix basse :

— Puisque je veux être scrupuleusement sincère avec vous, Rosamond, il faut que je vous confie...

— Que vous attendiez la suite... A cause des nymphes...

— Oui, avoua-t-il. Il y a tant de garçons de

mon âge qui épinglent des photos de filles sexy dans leur chambre...

— Vous, vous aviez eu la bonne aubaine d'assister à une scène animée.

— Je surveillais le bas-relief. J'ai même eu envie de le dessiner ; j'en ai fait une sanguine assez réussie, en représentant les personnages dans la phase dernière de leurs ébats.

— Je pourrais voir cette œuvre ?

Lorenzo quitta le divan, se rendit près de la baie, revint avec le carton à dessin dont avais examiné le surprenant contenu.

— Ne regardez pas encore. Ce sera pour tout à l'heure. Cela m'évitera des descriptions choquantes. Car, le surlendemain, dans l'après-midi...



Il avait d'abord été envahi par le même engourdissement que la première fois et il avait aussitôt installé son chevalet devant le bas-relief, s'étant muni de feuilles de papier et d'un crayon.

La pierre était grise, avec des creux d'ombre. Mais, lentement, elle s'était nimbée d'une lu-

mière irréaliste, tout en se dilatant jusqu'à ce que les figures aient pris des dimensions humaines. Les cheveux de la première blondissaient, ceux des trois autres brunissaient, leurs lèvres devenaient rouges, leurs corps prenaient des teintes dorées.

Elles vivaient : la respiration animait leurs poitrines. Voici que la blonde ouvrait les yeux, son visage s'épanouissait d'un sourire joyeux ; elle avançait une jambe, se dégageait du bloc de marbre, sautait sur le dallage, les bras étendus, ses cheveux épars.

Et les autres la suivaient, avec la même grâce dans leurs mouvements, la même expression de bonheur.

Elles avaient formé une ronde en fredonnant une curieuse mélodie, lançant très haut leurs jambes, rebondissant sur les pointes. Puis la nymphe blonde avait virevolté seule, tandis que ses compagnes tournaient autour d'elle, faisant le simulacre de la retenir.

— Arrête-toi, Clithia...

Une des brunes avait parlé. Les autres reprenaient, en un chœur mélodieux :

— Arrête-toi, Clithia...

— Laisse-nous t'aimer !

— Oui, nous voulons t'aimer !

Elle leur échappait en riant.

— Pas encore...

— Nous avons faim de toi...

— Que grandisse votre désir !

Elle glissait de leurs doigts, le souffle plus court, le rire plus aigu. Elle avait enfin été capturée par six bras, étreinte, embrassée, palpée. Des mains la pétrissaient, des cuisses l'enserraient. Elle s'était écroulée sous les assauts de ses sœurs déchaînées qui se disputaient leur proie palpitante. Clithia se laissait écarteler pour recevoir avec des cris de volupté l'humide baiser de la plus jeune dont les aspirations avides produisaient un gazouillis.

Elle n'avait pas tardé à gémir, en se tordant pour mettre fin à son supplice exquis. La petite nymphe repoussée avait alors été la victime des deux autres, prise entre elles, comblée de toutes parts.

Le crayon de Lorenzo n'avait pas cessé de tracer des esquisses. Il jetait l'une après l'autre derrière lui les feuilles sur lesquelles il fixait ces scènes inouïes.

Il s'était aperçu soudain que Clithia avait rampé jusqu'à ses pieds. Relevée sur ses cou-

des, elle lui souriait, découvrant ses dents de perles encore luisantes de salive.

— Tu me plais, Lorenzo, souffla-t-elle.

— Quoi ?

— Chut ! Moins fort ! Qu'elles ne t'entendent pas...

— Tu me connais ?

— Depuis ton plus jeune âge. Depuis que tu es entré dans cette maison. Comme je voudrais que tu te joignes à nous ! Mais mes sœurs refuseraient. Il faudrait que je puisse m'échapper. Si tu m'aimais, Lorenzo... Si tu n'aimais que moi...

— Je t'aime, Clithia.

— Je suis la seule ?

— Oui.

— Les filles de ton monde ?

— Elles n'existent plus.

— Tu en fais le serment ?

— Oui.

— Alors, tu peux espérer...

Il avait voulu se pencher vers elle.

— N'approche pas !

Clithia avait eu un recul ; son corps superbe se rapetissait, comme si elle s'éloignait brusquement. Elle n'était plus qu'une naine et sa

chair noircissait, ses membres graciles se changeaient en pattes velues. Lorenzo, bégayant d'horreur, ne voyait plus, à ses pieds, qu'une répugnante araignée, et près d'elle, trois autres araignées enchevêtrées, grouillantes.

Il s'était instinctivement couvert la face de ses mains. Des sifflements l'avaient alors fait tressaillir.

Plus d'araignées, mais des vipères, un nœud de vipères ! Elles roulaient vers lui, langues dardées, crochets découverts.

Comme la première fois, il avait poussé un hurlement d'épouvante.

CHAPITRE V

— Et la fée Carabosse vous est apparue ?

— Vittoria, oui... A son entrée, les vipères ont disparu. Le bas-relief avait son aspect normal. Mais il me restait les esquisses. Je me suis mis au travail, j'en ai tiré une partie des sanguines.

— L'exécution en est remarquable, dis-je en refermant le carton à dessins. Ce sont de petits chefs-d'œuvre du genre. Ils peuvent avantageusement remplacer les estampes japonaises que les séducteurs ont coutume de montrer aux jolies filles à mettre en condition.

— Telle n'était pas mon intention avec vous !

— Je vous l'accorde.

— Vous me croyez, n'est-ce pas ?

— Je crois que vous avez dessiné alors que vous vous trouviez en état de transes. Ceci en raison de circonstances inconnues. Certains jeunes artistes obtiennent un résultat semblable en se droguant.

— Je vous assure...

— Je veux bien vous croire, vous en êtes arrivé au même point sans drogue. Vous vous trouvez parfois dans un état pathologique, caractérisé par une rupture de contact avec le monde ambiant et le retrait de la réalité. Vous pénétrez alors, par l'imagination, dans un univers morbide.

— Je n'aime pas beaucoup ce jargon.

— C'est celui des spécialistes. Mais votre cas n'est pas exceptionnel. Vous devez savoir que de nombreux artistes travaillent sous l'effet d'une inspiration onirique. L'activité mentale est alors comparable au rêve. Le sujet croit que les scènes visuelles qui lui sont apparues ont été réelles.

Lorenzo secoua la tête.

— Je ne suis pas convaincu, Rosamond. Et

ne devez-vous pas admettre que, vous aussi, vous avez vu Clithia ?

— Ça, m'écriai-je, c'est une autre histoire.

— Laissez-moi vous raconter...

— Dites-moi tout, mon cher Lorenzo. Je me sens une véritable vocation de psychanaliste.

*
**

Après le jour des araignées, il y avait eu toute une semaine de répit, pendant laquelle, cependant, le jeune peintre n'avait presque pas quitté son atelier. Il avait travaillé à ses sanguines, tout en observant le fameux bas-relief, dans l'espoir de nouveaux prodiges, refusant de recevoir des visites, se nourrissant à peine.

Et puis, un jour, les livres de la petite bibliothèque, près de la porte, s'étaient agités sur leurs rayons. Il avait reconnu le signe propitiatoire de son sabbat.

Un volume avait bondi, s'était abattu devant Lorenzo avec un vacarme d'avalanche. Le livre était devenu énorme. Il occupait la largeur de la pièce, son épaisseur atteignait le plafond. La couverture s'était dressée, soulevant les pou-

tres dans des fracas de catastrophe ; les feuillets s'étaient mis à tourner d'eux-mêmes, comme sous l'effet d'un ouragan. Ensuite, la dernière page s'étant levée, le gigantesque livre avait commencé à se refermer et Lorenzo se sentait attiré vers lui de façon irrésistible.

Le livre l'appelait, le livre allait l'écraser comme une fleur que l'on met à sécher.

Il voulait s'enfuir. Impossible ! Et impossible de crier à l'aide. Il s'était engouffré entre les pages géantes pour être étouffé, broyé. Il allait mourir.

Le souffle lui était revenu. Il se trouvait à plat ventre sur le tapis. Il avait relevé la tête...

Les nymphes, pleines de vie, dansaient devant leur haie fleurie d'églantines. La plus jeune était au centre de la ronde. Elle chantait d'une voix cristalline, tournait sur elle-même, les bras en anse relevant ses cheveux.

Clithia, rieuse, l'avait saisie par la taille.

— Ismène, c'est à toi !

— Non, je ne veux pas, balbutiait la nymphe.

— C'est ton tour.

— Je suis trop jeune, minaudait-elle.

— Justement. Il faut que tu apprennes...

— Nous voulons t'aimer, murmuraient les nymphes brunes.

— Alors, rien qu'un peu, rien qu'un instant...

— Nous voulons t'aimer trop !

— Une seule d'entre vous...

— Non, toutes ensembles.

La petite était déjà capturée. Elle gisait, bras et jambes en croix, ses supplications interrompues parce qu'une bouche se collait à la sienne. Et, déjà, elle s'enflammait, les mamelons de ses seins menus pointaient, ses mains frêles rendaient instinctivement des caresses.

Laissant ses compagnes se repaître, Clithia avait basculé près du jeune peintre.

— Tu n'aimes donc que moi, Lorenzo ?

— Oui.

— Ne me touche pas...

Elle était étendue à son flanc, il respirait son troublant parfum, elle lui offrait son langoureux sourire, l'éclat de ses prunelles.

— Je t'ai mis à l'épreuve, avait-elle chuchoté. Ce n'est pas fini. Il faudra de la patience. Il y a si longtemps que nous n'aimons plus des mortels.

— Je t'attends.

— Tu me veux ?

— Oui.

— Tu m'auras, plus tard.

— Je ne te vois pas assez souvent.

— Tu me verras davantage.

— Où ?

— Ailleurs qu'ici. Dans les champs, dans les bois.

— Quand ?

— Chaque fois que je le pourrai.

Elle était si proche, son haleine effleurait la joue de Lorenzo.

— N'approche pas !

Il n'avait étreint que le vide. Clithia s'était évaporée, les autres aussi. Pétrifiées là-bas à nouveau.

Les autres... Mais pas Clithia !

Clithia n'avait pas réintégré le bas-relief lisse.

— Où es-tu, s'était écrié Lorenzo ?

Il avait alors entendu de très forts craquements de bois, en provenance de l'escalier qui descendait au rez-de-chaussée. Il avait couru sur le palier, dégringolé les marches.

— Qu'avez-vous, monsieur ?

C'était Vittoria qui sortait de sa cuisine.

— Tu as entendu ce bruit dans l'escalier...

— *Si signore. C'est vous...*

— Quelques secondes avant !

— Ce n'était pas vous ?

— Tu as vu passer quelqu'un ?

— *No, signore.*

— Une statue de pierre.

Craintive, Vittoria avait rentré sa tête dans ses épaules.

— Quelle statue ?

— Une nymphe !

— *Una ninfa ?*

— Oui. Réponds !

— Je ne sais pas...

— Alors, une jeune fille blonde.

— Il y avait une jeune fille avec vous, là-haut ?

— Ne pose pas de question. L'as-tu vue passer ?

— Comment était-elle habillée, *signore* ?

— Elle était nue.

Vittoria avait poussé un cri scandalisé.

Impatienté, Lorenzo avait bondi au dehors.

— Clithia ! Où es-tu ?

Il avait couru dans le verger, dans les près, sous les arbres, en jetant son appel. Des heures durant, il avait cherché la nymphe.

Quand il était revenu dans son atelier, il l'avait retrouvée... Figée sur le bas-relief.

Mais le lendemain, alors qu'il avait repris sa quête dans la nature, elle lui était apparue, au fond de la grotte.

— Enfin, tu es là !

Elle avait eu un geste de défense.

— Restez où vous êtes...

— Pourquoi ?

— C'est ainsi. Sinon, je m'en vais.

Il avait stoppé son élan.

— Fais quelques pas, avait-il supplié. Tu es dans l'ombre.

— Je ne peux pas.

— Viens plus près, que je t'admire au moins tout à mon aise.

— C'est défendu.

— Par qui ?

Elle avait levé la main, désigné la voûte de la grotte.

— Les dieux, Clithia ?

— Oui.

— Mais, jadis, ils permettaient qu'une nymphe fût aimée d'un homme.

— Peut-être le permettront-ils bientôt.

— Je t'aime tant, Clithia !

Elle avait fait un pas en arrière.

— Ne t'en va pas ! Dis-moi que tu m'aimes...

Elle s'enfonçait dans l'obscurité, se voilant la face d'un bras tremblant.

— Il ne faut pas me suivre... Si tu veux que je revienne... Oui, je t'aime.

Elle avait répété :

— Je t'aime...

Il y avait comme des sanglots dans sa voix.

CHAPITRE VI

— Et depuis ce jour-là, vous l'avez revue souvent ?

— Deux ou trois fois par semaine. Ici, avec ses amies, ou à l'extérieur, en des lieux variés.

— Vous n'avez jamais pu la prendre dans vos bras ?

— Non.

— La fille de la grotte ressemble-t-elle vraiment à la nymphe du bas-relief ?

— Mais voyons, Rosamond, c'est elle !

— Vous en avez la conviction, pas la preuve. Je quittai le divan pour examiner de près

l'inquiétante sculpture. C'était une œuvre d'art de qualité, qui remontait sans doute à la période archaïque. On ne pouvait la contempler sans éprouver un insidieux ravissement, en même temps qu'une impression de sensualité équivoque.

— N'est-ce pas qu'elle est belle...

La première des filles était, en effet, la plus jolie, par ses traits délicats, ses formes parfaites, l'élégance de son attitude.

— Mais elle est en marbre.

— Pas toujours.

Nous n'en sortirons pas.

— Et, en dehors des apparitions charmantes, vous avez toujours des visions horribles ?

— Oui. Aussi nombreuses. Je les supporte, puisque Clithia m'offre des compensations.

— En somme, vous vous complaisez dans votre délire.

Lorenzo me jeta un regard de reproche.

— Si vous vous trouviez en ma compagnie, quand cela se produit, vous parleriez autrement.

— Vous accepteriez que je sois avec vous ?

— Je le souhaiterais.

J'eus un soupir de résignation.

— Alors, je vais prolonger mon séjour à Certeldo.

Lorenzo me prit les mains, dans un élan de satisfaction.

— Installez-vous ici, Rosamond. Les chambres ne manquent pas ; elles sont plus confortables que celles de l'auberge et la cuisine de Vittoria est à peu près la même, la même d'ailleurs que celle des gens du pays. Si vous aimez les tomates, les poivrons, les pâtes, le riz...

Je n'eus qu'un instant d'hésitation.

— Je veux bien. Jusqu'à après-demain.

— Oh ! merci, je suis enchanté. Je vais dire à Vittoria qu'elle vous prépare une chambre.

— Et moi, j'irai reprendre ma valise au village. Je passerai chez Caterina qui se fait tant de soucis pour vous.

— C'est Vittoria qui l'a affolée, en ne tenant pas sa langue. J'ai été fâché que Caterina soit aussi tracassée à mon sujet. C'est une brave femme, j'ai de l'affection pour elle, bien

qu'elle se mêle trop souvent de ce qui ne la regarde pas.

*
**

Je gratifiai la bonne femme de l'*albergha* d'un pourboire de dédommagement qui atténua sa déception.

Caterina m'accueillit chaleureusement ; elle était dévorée de curiosité.

— Alors, *signorina*, *il povero* Lorenzo... Que pensez-vous de lui ?

— Il a les nerfs malades.

— Les nerfs malades... Eh ! oui... C'est pour cela qu'il crie par instants. Vittoria l'entend.

— Il croit voir des choses effrayantes.

— Est-ce qu'il deviendrait fou ?

— Actuellement, ses crises sont espacées.

La vieille nourrice se lamenta. Lorenzo avait été si bien équilibré, si gentil durant son enfance et son adolescence.

— Et la *ninfa* ?

— C'est un des produits de son imagination.

— Que voulez-vous dire ?

— Il l'invente. Il en invente d'autres.

— Mais, vous-même, *signorina*, ne me di-

siez-vous pas que vous aperceviez dans la grotte...

Je l'arrêtai :

— Ne serait-ce pas une fille du pays qui est amoureuse de lui et qui emploie ce stratagème pour le séduire ? Le secret de Lorenzo n'a pas été gardé. Vittoria vous a raconté qu'il cherchait une fille blonde ; elle a dû bavarder avec d'autres femmes du village.

— *E impossible !*

— Pourquoi serait-ce impossible ?

— Il n'y a pas une fille de Certeldo qui serait capable de faire une chose pareille, de se montrer nue à un garçon pour l'attirer.

— Qu'en savez-vous ?

— Les filles sont surveillées par leurs parents. Et par tout le monde. Elles sont sages. Jusqu'au mariage.

— Alors, une jeune femme mariée...

— *Mamma mia !*

Caterina s'indignait d'une pareille supposition.

— Les femmes mariées sont surveillées bien davantage encore ! Par leurs époux qui sont jaloux. Et par les autres femmes... Et puis, Lorenzo était pour ainsi dire fiancé,

— Ah ! oui ? Et il ne l'est plus ?

— Il ne s'occupe plus de Rosalba. Il n'est même pas allé prendre de ses nouvelles, depuis qu'elle a eu son accident. La pauvre a fait une chute et s'est cassé une jambe.

— Elle était sa fiancée ?

— Presque. Ils sortaient ensemble. C'était une fille pour lui. Une fille bien, belle, qui se porte bien. D'une bonne famille. Elle valait mieux que cette Edna qui lui courait après.

— Il y en avait donc une autre ?

— Oh ! une fille de peu, qui a fait mal parler d'elle. Pas une fille qu'on peut épouser. Elle ne compte pas.

— Est-elle blonde ?

— Blonde ? Non ! Il n'y a pas une seule blonde à Certeldo. Edna a des cheveux châtain. Trop longs, comme ceux des créatures du cinéma. Et des paupières barbouillées de peinture bleue. Quand je pense qu'elle a eu l'audace de venir pleurer chez moi parce que Lorenzo ne voulait plus d'elle. Elle aurait voulu que j'intervienne. J'étais bien trop heureuse qu'il s'en débarrasse. Je préférais Rosalba. L'oncle de Lorenzo aussi. Il était malade de-

puis longtemps, il aurait voulu que son neveu se marie.

— Quel âge a Lorenzo ?

— Bientôt vingt et un ans.

— Il a encore du temps devant lui.

— Il a un caractère si insouciant, il est léger, désordonné, prodigue. Son oncle voulait qu'il se range. Ils avaient des discussions. L'oncle allait jusqu'à le menacer de le déshériter.

— Il était riche, l'oncle ?

— Très. Il possédait la moitié des bonnes terres de Certeldo, une grande étendue de forêt, des fermes, des maisons d'habitation.

— Alors, aujourd'hui, c'est Lorenzo qui est très riche

Caterina eut un geste évasif.

— Je ne sais pas. Je crois que la liquidation de l'héritage n'a pas encore été faite.

— C'est donc pour cela que Lorenzo m'a appris qu'il avait été accablé de soucis, à la mort de son oncle ?

— Sans doute. Ce sont des choses dont il ne me parle pas. Je suis trop vieille et pas assez instruite.

Elle essuya d'un revers de manche ses yeux rougis.

— Ah ! cet enfant ! Qu'allez-vous faire pour lui, *signorina* ?

— Je l'ignore. J'essaierai de mieux étudier son cas. Je suis son invitée.

— J'en suis heureuse.

— Je ne partirai qu'après-demain matin. D'ici-là, peut-être le persuaderai-je de consulter un médecin.

— Oh ! venez-lui en aide, *signorina* et je prierai pour vous tous les jours que Dieu fait.

CHAPITRE VII

Le soleil était couché quand Lorenzo me fit garer ma voiture dans une ancienne écurie, à côté d'une petite Fiat et d'une grosse Lancia.

Il était redevenu l'aimable garçon que j'avais connu à Londres, doux et empressé. Il me prit ma valise, me conduisit dans une coquette petite chambre aux meubles modernes, élégants et d'aspect fragile, éclatants de vernis polyester, décorés d'appliques de bronze doré.

— Vous êtes chez vous, Rosamond, aussi longtemps qu'il vous plaira.

— Que diriez-vous si je m'installais pour un mois ?

— J'en serais enchanté.

— Et si ma présence effarouchait Clithia ? Vous me prierez de décamper ?

— Ne plaisantez pas ainsi.

Il s'était rembruni très promptement.

— Ne craignez rien, dis-je en riant, j'ai côtoyé nombre de fois des fantômes et je faisais bon ménage avec eux. Il est vrai qu'ils n'étaient pas d'origine mythologique. Mais il n'y a pas de raison que vos nymphes se méfient de moi. Je pense que les Grecs et les Romains avaient eu une idée merveilleuse en peuplant la campagne d'aussi avenantes divinités qui naissaient de l'eau des sources et ne vivaient que pour l'amour. Si l'une d'elles se décidait à quitter sa pierre et à se faire chair pour vous rendre heureux, je la bénirais.

— Je crois que vous vous moquez de moi, mais vous le faites de telle façon que j'en suis charmé. Allons nous mettre à table. Vittoria doit nous avoir préparé un potage et des escalopes milanaises.

— J'adore ça. Nous n'en avons pas en Angleterre.

Notre table était dressée dans une solennelle salle à manger, sous un lustre compliqué aux lampes en forme de bougies.

La vieille servante nous apporta un *brodo al pollo* odorant et se retira après avoir adressé une courte révérence.

— Pardonnez-moi, si le service laisse à désirer. Je n'ai pas l'habitude de tenir le rôle de maître de maison, et Vittoria est âgée. Elle a de plus en plus de peine à effectuer son travail.

— Que ferez-vous, après elle ? Vous engagerez une jeune bonne ?

— Je prendrai pension à l'auberge.

— Il y aurait aussi la solution de vous marier.

Lorenzo secoua la tête.

— Ce n'est pas mon intention.

— Caterina souhaiterait...

— Elle vous a parlé de cela, s'écria-t-il, impatienté. Elle me prend toujours pour un nourrisson...

— Non, au contraire...

— Mon oncle me tourmentait avec sa volonté de me marier, alors que je désirais garder ma liberté. C'était un homme autoritaire qui ne concevait pas que l'on pût lui tenir tête. Il n'admettait pas le flirt. Pour lui, c'était « vivre en état de péché ». Si un garçon commençait

à courtiser une fille, elle lui était destinée pour la vie. Ce n'était pas ma conception. Ce n'est pas la vôtre non plus, que je sache...

— Vous le savez, souris-je. Mais il serait plus normal que vous pratiquiez le flirt avec une fille de ce monde, plutôt qu'avez une ombre.

Le front buté, Lorenzo déclara :

— Je ne céderai pas.

— Je ne veux rien vous imposer.

— Il ne s'agit pas de vous, mais du testament de mon oncle. Il n'y a que le notaire et moi à être au courant. Si je ne suis pas marié avant l'âge de vingt et un ans, la plus grande partie de l'héritage ira à je ne sais quelles bonnes œuvres. Je ne garderai que cette maison et les terres qui l'entourent.

— Vous allez payer cher votre liberté.

— Je m'en moque.

— Vous m'aimiez pas Rosalba ?

Il me lança un regard furieux.

— Caterina est une incorrigible bavarde !

— Vous ne m'avez pas répondu. Rosalba est-elle laide et contrefaite ?

— Elle avait trop envie que je l'épouse. Tout le monde avait trop envie que je l'épouse.

Cela devenait un mariage arrangé par les familles.

— Oui, il aurait fallu que vous ne la connaissiez pas et qu'elle vous apparaisse dans une grotte...

— Je vous en prie, Rosamond !

— Ne vous irritez pas. Et Edna ?

— Encore ? On ne peut embrasser une fille, par ici, sans que toutes les commères soient au courant !

— Vous n'avez fait que l'embrasser ?

— Certes non. C'est une des rares filles un peu évoluées, à Certeldo. Mais je ne voulais pas me marier...

Il se tut, car Vittoria nous apportait des escalopes panées, croustillantes à souhait. Je la complimentai et elle murmura une phrase en dialecte piémontais.

— Elle dit qu'elle n'est pas une cuisinière, traduisit Lorenzo. Elle prépare des repas comme toutes les ménagères.

— C'est justement ce qui me plaît. J'adore la cuisine traditionnelle des pays où je séjourne.

Du fromage, des fruits, encore un verre de vin.

— Désirez-vous, maintenant, que nous allions prendre un whisky en haut ?

— Volontiers. Peut-être aurez-vous d'autres invitées.

Il fit un signe négatif.

— Cela ne s'est jamais produit le soir.

— C'est curieux, observai-je, les fantômes choisissent généralement le cœur de la nuit pour se manifester.

— Clithia n'est pas un fantôme, ripostait-il sèchement.

Notre veillée se prolongea dans un calme parfait. Il était près de 11 heures quand je me me décidai à me retirer.

Lorenzo m'accompagna jusqu'à ma chambre, me souhaita une bonne nuit. Assez lasse de mon voyage, je ne tardai pas à m'endormir.



Je m'éveillai parce que l'on frappait à ma porte. Le soleil filtrait aux volets.

— Qui est-ce ?

— C'est moi, Lorenzo.

Je m'étais levée.

— Une seconde...

J'endossai un peignoir, chaussai mes mules, ouvris.

Le jeune homme, en pyjama froissé, les cheveux en désordre, avait une expression ravie sur un visage fatigué.

— Oh ! Rosamond, s'exclama-t-il, elle est venue !

— Qui ?

— Clithia...

— Où est-elle venue ?

— Dans ma chambre, cette nuit...

Je lui tournai le dos, allait pousser les volets.

— Vous avez donc, en d'autres termes, fait un beau rêve.

— Pas du tout !

Je m'étais assise au pied du lit, il prit une chaise, frotta ses yeux, m'adressa un sourire épanoui.

— Cette fois, vous ne pourrez plus douter.

— Pourquoi ? Elle est encore dans votre lit ? Nous allons prendre le petit déjeuner ensemble ?

— Ne soyez plus incrédule. Elle m'a quitté, mais j'ai des preuves de sa visite.

Il eut une moue d'embarras.

— Ce qui m'ennuie, c'est que certains détails...

— Certains détails scabreux ? Oh ! allez-y, mon cher, au point où nous en sommes. N'ayez crainte, quand vous aurez trop de difficultés, je compléterai mentalement. Mon éducation a été assez poussée.

— Alors, je peux ?

— Vous devez.



Comme moi, il s'était endormi en peu de temps. Mais il avait été tiré de son sommeil par le grincement des gonds de sa porte. L'obscurité était totale dans la pièce.

— Qu'est-ce que c'est ? Qui est là ?

Une voix féminine avait chuchoté :

— C'est moi.

— Qui ?

Lorenzo avait appuyé sur le bouton de sa lampe de chevet, qui ne s'était pas éclairée.

Le cœur bondissant d'un fol espoir, il avait interrogé :

— Est-ce toi, Clithia ?

— Oui.

— Clithia, ma chérie.

Il avait sauté hors de son lit.

— Je vous en prie, ne donnez pas la lumière.

A tâtons, il avançait en direction de la voix. Ses mains avaient rencontré une chair ferme et tiède, de rondes épaules, de longs cheveux. Ses lèvres s'étaient posées sur une joue brûlante, puis sur une bouche qui frémissait et s'était entrouverte aussitôt. Tout vibrant de ce baiser, il avait attiré contre lui le jeune corps dénudé qui s'abandonnait. Il caressait ses reins souples, ses seins, sa hanche, le haut de sa cuisse. Elle s'était dérobée, alors qu'il effleurait on aine.

— Oh ! Lorenzo...

Il s'était aperçu qu'elle tremblait d'émotion.

— Allons, petite Clithia avait-il murmuré, tu ne vas pas être farouche avec moi. Tu n'oublies pas que j'ai assisté à tes ébats avec les autres nymphes. Toutes les trois à la fois...

— Toutes les trois, avait-elle soupiré...

— Et moi, je suis seul. Je t'aime et tu m'aimes.

Elle sursautait, mais admettait un contact plus intime.

— Il faut que je te dise, Lorenzo... Cela ne m'est jamais... Jamais arrivé...

— Jamais avec un homme ?

— Jamais.

— Tu n'as éprouvé de la volupté qu'avec des filles ?

D'une voix mourante, elle avait soufflé :

— Ne parlons pas de cela.

Il l'avait entraînée vers le lit, l'avait tendrement obligée à s'allonger, s'était dépouillé de son vêtement de nuit avant de s'étendre près d'elle.

— Ecoute, Lorenzo...

Il l'avait pris dans ses bras. Elle poursuivait :

— J'ai une grâce à te demander. Comme je te serais reconnaissante si tu voulais bien, pour cette fois, te borner à... Oh ! je n'ose pas... Ne serait-il pas possible que nous nous aimions un peu, mais que tu me laisses encore intacte ?

Il s'était sentit ému.

— Je ne suis pas une brute, avait-il protesté. Je ne t'imposerai rien.

— Vrai ? Tu veux bien ? Alors, je te promets que je reviendrai. Plus tard, je serai complètement à toi et, s'il le faut, j'en mourrai.

— Tu es folle, il n'en sera pas question.

— Si tu devais ne plus m'aimer, je préférerais mourir.

— Je n'ai pas l'intention de te perdre.

— Je t'aime. En dehors de... de cela, fais de moi ce que tu veux. Je t'accorderai tout ce qu'il te plaira.

Elle avait ajouté à son oreille.

— Ne t'irrite pas de ma maladresse. Apprends-moi...

Un baiser éperdu, elle se cambrait, consentante. Puis les bras de Clithia s'étaient dénoués, sa main avait erré timidement, s'était posée, hésitante dans l'attente d'une invite précise, avait obéi à la première pression, à la première impulsion. Gauche d'abord dans sa naïve bonne volonté.

Elle avait écouté ses explications.

— Clithia, tu voudrais...

— Je te l'ai dit, tout ce qui pourrait te plaire...

Plus tard, bien plus tard, ils s'étaient endormis, enlacés, à bout de forces.

Quand Lorenzo avait ouvert les yeux, il était seul dans son lit. Mais, sur l'oreiller, serpentaient quelques longs cheveux blonds,

CHAPITRE VIII

— Eh bien ! dis-je, si j'ai exactement interprété vos silences, la jeune maîtresse de votre rêve a eu tôt fait de compléter son éducation sentimentale.

— Ce n'était pas un rêve, rectifia Lorenzo. Et vous devez savoir qu'en certaines circonstances, l'esprit vient aux filles les moins douées.

— Et Clithia est très douée, n'est-ce pas ?

Il ne me répondit que par un soupir de regret.

— Elle n'a pas laissé un mot pour vous indiquer quand elle reviendrait, repris-je. Il est vrai que, bien qu'elle pratique la langue

italienne, elle ne sais peut-être écrire qu'en caractères grecs.

— Vos moqueries sont superflues. Elle a laissé sur mon lit, le creux de son corps et quelques cheveux. Si vous voulez m'accompagner.

J'émis un « oh ! » choqué.

— Voyons, Lorenzo, je ne vais pas inspecter votre couche !

— Vous demeurerez à la porte.

— Bon. Je vous suis.

Par la fenêtre grande ouverte, le soleil entra à flots dans la chambre du jeune homme. Son lit, ravagé de fond en comble, portait, en effet, l'empreinte de deux corps.

— Vous voyez ?

— Hum ! S'il s'agissait d'un constat d'adultère, ce serait un indice sérieux, à consigner dans le procès-verbal.

— Et les cheveux...

Il se mit à les ramasser ; il en eut une pincée qu'il brandit sous mon nez.

— Il y a presque de quoi faire une mèche, observai-je. Si vous devez vivre ensemble, il faudra contrôler vos élans, sinon la malheureuse sera chauve à bref délai.

— Clithia était-elle ici, oui ou non ?

— Vous avez couché avec une blonde, admis-je. Ce sont bien des cheveux naturels. Il est probable que , si elle avait porté une perruque, vous la lui auriez arrachée. Puis-je me permettre cependant de vous faire observer que vous n'avez pas pu reconnaître votre nymphe, puisque votre réunion s'est accomplie dans les ténèbres.

— J'ai reconnu sa voix.

— N'avez-vous pas sans cesse chuchoté ?

— C'étais sa voix, vous dis-je !

Je me composai un masque de candeur et je balbutiai avec mon meilleur accent italien, très faiblement :

— Il faut que je te dise, Lorenzo... Cela ne m'est jamais arrivé...

Le jeune homme se croisa les bras, sidéré.

— Elle parlait à peu près ainsi, qu'en dites-vous ? ajoutai-je avec ma voix naturelle.

— Rosamond, c'est mal...

Je fis glisser entre mes doigts ma chevelure.

— Je suis blonde, mon ami... Une vraie blonde...

— Ah ! ça !

Il avait pâli, serrait les poings.

— Hé ! là, m'écriai-je, ce n'est pas moi ! Je ne vous ai pas joué ce bon tour... Car, somme toute, il n'aurait pas été mauvais... Croyez-moi, je n'ai pas eu envie de vous séduire en jouant à l'ingénue. Je voulais simplement vous amener à constater que vous avez pu recevoir une autre fille blonde, qui n'est ni Clithia, ni moi.

Lorenzo reprit péniblement sa respiration.

— Je vous demande pardon, Rosamond, je me laisse emporter. Votre argumentation m'a ébranlé. J'ai été stupide de supposer un instant que vous pouviez vous montrer aussi traîtreusement généreuse. Je n'ai jamais eu la fatuité d'imaginer que vous deviendriez ma maîtresse. Celle qui est venue cette nuit, c'est bien Clithia.

Je désignai la lampe de chevet.

— Voulez-vous essayer de l'éclairer ?

— Pourquoi ?

— Pour savoir si elle fonctionne, ce matin.

Il enfonça le bouton : l'ampoule brilla sous l'abat-jour.

— N'est-ce pas étrange ? La nymphe grecque aurait coupé le courant au compteur, avant de s'introduire auprès de vous...

Lorenzo allumait et éteignait sa lampe avec fiébrilité.

— Vous déraisonnez, protesta-t-il, il y a un mauvais contact dans le commutateur. Il est fréquent qu'il soit nécessaire de le manœuvrer plusieurs fois.

— Ce n'est pas le cas à présent. Fonctionnement impeccable.

— Je connais ma lampe, grogna-t-il, n'ergotez donc pas ainsi. Votre scepticisme est agaçant à la fin.

Je fis un pas en arrière.

— Ce n'étais qu'une remarque d'ordre pratique.

Je me penchai tout à coup.

— Je vais être obligée d'en formuler une autre, mon cher Lorenzo.

— Qu'avez-vous encore inventé ?

Je venais d'apercevoir, sur le parquet du couloir, près du seuil de la chambre, ce qui m'avait d'abord paru être des fils noirs. J'avais entre les doigts quelques cheveux bruns.

— Pour votre collection de scalps, annonçai-je. La blonde devait être accompagnée par une fille brune qui est restée à la porte,

Lorenzo avait jeté un coup d'œil sur ma trouvaille.

— Pourquoi donc était-elle là, poursuivis-je ? Une sentinelle ou un renfort éventuel ? Vous ne m'avez peut-être livré qu'une version expurgée de vos prouesses de la nuit ?

Le visage du jeune homme s'éclaira.

— Assez de sarcasmes, *miss* Lew. Vous ne croyez pas si bien dire : les trois autres nymphes avaient suivi Clithia, pour que personne ne vienne la déranger.

— Vous l'avez échappé belle ! Elles n'ont pas succombé à la tentation. Dans quel état vous trouveriez-vous si elles avaient considéré que vous étiez un des biens de leur communauté...

Sur ce, je me retirai : mes arguments n'entamaient nullement la foi fanatique de Lorenzo.

Je me trouvai avant lui dans la salle à manger ou Vittoria m'apporta aussitôt le petit déjeuner. Pendant qu'elle en disposait les éléments sur la table, je m'enquis avec nonchalance :

— C'est vous qui fermez la maison, le soir ?

— *Si, signorina.*

— Vous tirez tous les verrous ?

— Ceux des portes de devant. Pas ceux de celles de derrière, qui donnent sur la cour intérieure. Personne ne franchit le mur de clôture. Pourquoi me demandez-vous cela, *signorina* ?

Je pris un air confus.

— Je suis assez peureuse.

— Rassurez-vous ! A Certeldo, il n'y a pas de voleurs.

— Tant mieux !

Elle allait se retirer.

— Pardonnez-moi, j'ai beaucoup de travail.

— Oui, la maison est si grande. Il y en a des couloirs à balayer.

— Oh ! nous disposons d'un aspirateur.

— Vous vous en servez souvent ?

— Une fois par semaine à l'étage. Je l'ai passé hier matin.

Donc, les cheveux bruns étaient effectivement tombés dans la nuit. Et l'on entraît ici comme dans un moulin.

Deux jeunes filles audacieuses. L'une accompagnant l'autre, selon toute probabilité, la

brune faisant le guet, pendant que la blonde tenait le rôle d'une nymphe émue. Mais, il fallait nécessairement qu'elles connaissent les lieux, qu'elles sachent quelle était l'idée fixe du maître de maison. Une des deux au moins devait être une fille du pays. La brune, alors. Puisqu'il n'y avait pas de blonde à Certeldo.

Pourquoi agissaient-elles ainsi ? Je me perdais en conjectures.

Lorenzo s'amena, comme j'achevais ma collation.

— Je vais me promener, lui annonçai-je. J'ai besoin de réfléchir.

— Attendez-moi un instant.

— Je préfère être seule. Je ne serais pas longue.



— Alors *signorina*, comment va-t-il, me demanda Caterina ?

— Le mieux possible.

— Il n'a pas été souffrant ? Il a passé une bonne nuit ?

— Excellente.

— Que je suis contente ! S'il pouvait guérir !
Le médecin...

— Pas encore. Je désire continuer à me renseigner. Me serait-il possible d'avoir un entretien avec Rosalba. J'ai pensé que vous pourriez aller lui demander de ses nouvelles et que je me trouverais avec vous. Vous vous arrangerez pour nous laisser seules.



Bien que moins âgée que Caterina, la mère de Rosalba était une femme en noir. Elle nous reçut avec la chaleur hospitalière de sa race, jacassa d'abord en piémontais avec Caterina qui me présenta comme une amie de Lorenzo, ce qui fit à notre hôtesse l'effet d'une douche froide.

Je me hâtai de préciser avec aplomb que mon fiancé était un ami de l'infidèle jeune homme. Je cessai d'être suspecte. Le dialogue, en dialecte, entre les deux femmes prit le ton de la commisération. Quelques répliques furent prononcées en italien pour moi. Que de ma-

l'heurs ! L'accident de Rosalba, la maladie de Lorenzo !

La « fiancée » se reposait sous une tonnelle ombragée de glycine, installée sur un fauteuil relax où sa jambe plâtrée était calée par des coussins. Elle avait en outre un bras bandé et une bande de sparadrap sur le front. C'était une plantureuse fille aux longs cheveux bruns, le teint pâle, les traits réguliers, une bouche bien ourlée, la poitrine forte. Elle portait une blouse de toile bleue, boutonnée sur le devant, qui laissait apparaître sa vigoureuse jambe intacte, jusqu'à la chair laiteuse de sa large cuisse, au-dessus d'un bas de mousse de nylon.

Elle m'avait d'abord fait, elle aussi, des yeux soupçonneux, en apprenant que j'étais une amie de Lorenzo, mais elle se rasséréna visiblement quand elle sut que je n'étais pas une concurrente.

Caterina l'avait embrassée, lui avait prodigué des consolations et des encouragements.

Je m'informai, avec sollicitude, des circonstances de l'accident dont avait été victime la jeune fille. Elle était tout bêtement tombée,

alors qu'elle descendait à bicyclette un chemin en forte déclivité.

— *Poverina* ! s'écria Caterina pour la dixième fois.

Deux fractures à la jambe, un bras démis, une blessure à la tête. Et on ne l'exprimait pas, un grand chagrin d'amour par-dessus...

CHAPITRE IX

Les deux femmes en noir s'éloignèrent, alors que je conversais avec Rosalba. Un instant plus tard, elle n'y tint plus et murmura, rougissante :

— Comment va Lorenzo ?

— Bien, malgré des accès de nervosité.

— On raconte qu'il lui arrive de perdre la tête. Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

— On exagère. Il se montre de temps à autre un peu excentrique, comme bien des artistes.

— On dit aussi qu'il est devenu neurasthénique, qu'il refuse de sortir, ne voit plus personne.

— Un peu de dépression. Cela passera.

— Vous croyez ?

— Oui, bien sûr.

Les yeux de Rosalba s'étaient embués.

— Vous a-t-il parlé de moi, *miss* ?

— Evidemment.

— Il vous a chargée d'un message ?

— Non. Mais ne perdez pas tout espoir.

— Vous croyez qu'il me reviendra ?

— Ayez de la patience. Vous vous aimiez beaucoup ?

Elle rougit davantage, jeta un regard autour de nous.

— Si mon père avait su ce que je lui accordais, il m'aurait chassée. Oui, nous nous aimions, au temps où personne ne s'occupait de nous. Nous nous donnions des rendez-vous dans une petite grotte, en un coin très peu fréquenté. Malheureusement, quelqu'un a dû nous guetter et nous dénoncer à M. Lendi.

— Lequel a voulu que son neveu vous épouse ?

— Il avait décidé cela avec mes parents. J'étais d'accord, bien qu'il n'y ait pas eu de promesses entre Lorenzo et moi. Je croyais qu'il en serait heureux. Je ne me doutais pas

qu'il allait m'accuser de m'être montrée sournoise et calculatrice. Je lui ai juré qu'il se trompait, que je n'avais jamais songé à m'imposer. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le retenir. Et lui, pour marquer son indépendance, s'est mis à faire l'idiot avec d'autres filles.

— Une certaine Edna, par exemple...

— On vous l'a appris. Ah ! celle-là !

Les traits de Rosalba s'étaient durcis d'un fougueux ressentiment.

— Une fille de rien, qui a fait la vie avec des voyous, quand elle était placée à Turin. On le savait par des gens de Certeldo qui travaillent chez Fiat. Une intrigante qui s'est mis en tête qu'elle tenait sa grande chance. C'est pour cela qu'elle est revenue au village. Elle avait capturé le riche héritier.

— Mais, n'y a-t-il pas eu un scandale ?

La jeune fille s'exclama, avec une joie mauvaise :

— Un scandale épouvantable ! Lors de la fête du pays. Le lendemain matin, un des commerçants de la place a trouvé Edna dans la chambre de son fils qui n'a que seize ans. Il a jeté la fille dehors, en ameutant le quar-

tier. Tout le monde a su ce qu'elle valait, de quoi elle était capable.

Elle eut une moue de mépris.

— Il y avait de quoi mourir de honte. Edna aurait dû disparaître. Elle a eu l'imprudence de se défendre, en prétendant qu'elle ne savait pas ce qui lui était arrivé. Et ensuite...

Rosalba baissa la voix.

— Ensuite, elle nous a fait jeter un sort...

— Jeter un sort ?

— Oui.

— Mais par qui ?

Elle posa un doigt sur ses lèvres.

— Dans les vallées reculées, il y a encore des gens qui ont le mauvais œil et qui louent leurs services à ceux qui ne craignent pas de commercer avec le démon. Les envieux font ainsi périr le bétail du voisin. C'est vrai, *miss*, croyez-moi. Et, parfois, on pratique des envoûtements sur les personnes. La preuve !

— Quelle preuve ?

— Lorenzo et moi. Edna a fait jeter un sort sur nous. Moi, j'ai failli me tuer. Lorenzo ne peut plus m'aimer et il est tourmenté par des esprits.

— Vous le pensez sérieusement ?

— Hélas ! oui. Je devine que vous êtes incrédule.

— En effet. Pour moi, il ne s'agit que d'anciennes superstitions.

— Si vous aviez vécu à Certeldo, vous en jugeriez autrement. Les vieux peuvent vous citer bien des exemples. Mais, autrefois, on savait chasser le diable. Aujourd'hui, on ne trouve plus personne pour cela.

Il était inutile de chercher à raisonner la jeune fille.



Dans la rue, en sortant, nous rencontrâmes deux hommes qui s'arrêtèrent pour nous saluer. L'un était plutôt petit, rondouillard, le visage rose ; l'autre, grand, maigre, le front ridé, le nez tombant.

— *Buon giorno, signor notaio ! Buon giorno, signor professore !*

Caterina s'inclinait avec un profond respect.

Qui j'étais ? *Un'amica inglese* de Lorenzo. Les deux hommes se présentèrent avec beaucoup d'affabilité.

Le petit gros était M. Corrado, le notaire de

Certeldo ; son compagnon, M. Malone, professeur en retraite, un des meilleurs amis du défunt M. Lendi. Ils multiplièrent tous deux leurs questions aimables.

Je résidais à Londres. J'étais secrétaire de direction. Oui, je prenais mes vacances en cette période de l'année. J'allais me rendre à Milan, puis à Venise. Je n'effectuais qu'un court séjour à Certeldo, j'en repartirais le lendemain. Oui, j'avais connu Lorenzo à Londres, c'était un ami de mon fiancé, lequel avait voulu que je prenne de ses nouvelles.

Ce que je pensais de l'état de santé de Lorenzo ? Un certain dérèglement nerveux. C'était bien dommage. Ils se désolaient tous deux de ne rien pouvoir faire pour lui ; il ne les recevait que quelques minutes, le temps de leur dire qu'il désirait qu'on le laisse en paix. Ils avaient pourtant été si longtemps des familiers de la maison. Lorenzo, ils l'avaient vu grandir ; son oncle l'avait recueilli alors qu'il n'était qu'un bambin.

Caterina se laissa aller à ses jérémiades habituelles. Ils lui adressèrent des consolations, me souhaitèrent un bon voyage, reprirent leur marche.

— Vous retournez chez Lorenzo, *signorina* ?

— Pas encore. Je voudrais rencontrer Edna...

— *Ma che* !

La vieille femme me désapprouvait nettement.

— A quoi bon ?

— Dites-moi où elle habite.

Elle se fit prier, puis m'indiqua une ruelle montueuse. La dernière maison, en haut de la côte, était celle des parents de la gourgandine. A cette heure, elle serait seule : son père, maçon, travaillait sur un chantier, sa mère faisait des ménages.

— Ah ! si j'étais à votre place...

— A bientôt, Caterina.

Elle me regarda m'éloigner, en branlant la tête.

La dernière maison, au sommet du village, était une ferme d'aspect délabré, au toit couvert de plaques d'ardoise chargées de grosses pierres. Près d'un bassin rustique creusé dans un tronc d'arbre, une jeune fille était penchée sur un cuveau dans lequel elle lavait du linge.

Je l'apercevais de dos et c'était un spectacle suggestif, car sa mini-jupe se relevait jusqu'à découvrir presque entièrement des fesses ron-

des qui tendaient un slip réduit et se trémoussaient allègrement. Comme la laveuse pivotait autour du cuveau, toujours courbée, j'eus ensuite une vue plongeante sous son chemisier, sur ses jolis seins en poire, sans entraves.

Je fis rouler un caillou. Elle se redressa, releva ses cheveux. Elle avait un visage allongé, d'une beauté sensuelle, avec ses yeux en amande aux longs cils, son nez court, ses lèvres bombées. J'étais bien obligée de convenir que Lorenzo n'avait pas eu mauvais goût en la choisissant pour partenaire.

Elle m'adressa un signe de tête, le regard interrogateur.

— *Buon giorno, signorina*, lui dis-je en forçant mon accent anglais.

— *Buon giorno*.

Elle eut un faible sourire.

— Vous êtes une touriste ? Vous cherchez un chemin ?

— Vous êtes Edna ?

Le sourire s'était effacé.

— Oui. Pourquoi ?

— Je voudrais un peu bavarder avec vous.

— Pourquoi, répéta-t-elle ?

— Je me nomme Rosamond Lew. Je suis Anglaise.

— Et que voulez-vous ? Je parie que c'est la fille de l'aubergiste qui vous envoie. Hein ? C'est Adrianna ? Vous avez loué une villa, vous voulez engager une bonne. Je regrette, j'ai assez de travail à la maison. Pas le temps de me rendre au village.

— Il ne s'agit pas de cela. C'est personnel...

— Qu'est-ce qu'elle a pu vous raconter d'autre. Adrianna ? Que je suis gentille si l'on me paye... Parce que, voici trois ans, il y avait une Anglaise à l'auberge et que j'avais accepté de lui tenir compagnie ? Mais c'est fini, ça ! J'en suis dégoûtée, des filles et des garçons, et de toutes les complications.

— Je ne viens pas de la part d'Adrianna. Je ne loge ni à l'auberge, ni dans une villa, mais chez Lorenzo Lendi.

Elle dut prononcer un gros mot en dialecte. Les yeux arrondis, les mains sur les hanches, elle s'écria :

— Vous êtes la nouvelle ? La *fidanzata* ? Et vous venez voir à quoi je ressemble !... Vous ne manquez pas de culot, ma belle !

Je m'approchai d'elle, souriante.

— Vous faites erreur. Je ne suis pas sa fiancée, rien qu'une amie de passage et je serais heureuse si vous acceptiez que nous parlions de lui.

Elle marmotta :

— Ça dépend de ce que vous voulez savoir.

— Vous avez eu de bonnes relations avec lui...

— Vous pouvez supprimer « bonnes ». J'ai eu des relations avec Lorenzo. Il n'était pas le premier. Tenez, ça a commencé avec l'Anglaise auprès de qui il avait tenté sa chance, mais elle n'aimait pas les garçons. Comme il m'avait vue avec elle, il a voulu savoir. Ça l'a ému. Il s'est permis d'assister à l'un de nos rendez-vous, dans le bois. Il était caché au creux d'un buisson et quand l'Anglaise s'en est allée, il l'a remplacée. Voilà ce qu'il est votre Lorenzo, un sale petit bourgeois hypocrite.

— Je ne prétends pas qu'il soit un saint.

— Et il deviendra un vieux cochon de faux jeton, comme la plupart des notables de ce patelin de malheur.

Sa voix se brisait et elle fondit en larmes.

— Allez-vous-en !

J'essayais d'entourer ses épaules de mon bras.

— Je ne vous connais pas. Laissez-moi. Vous ne venez que pour me faire du mal !

— Vous vous trompez. Et je crois que vous exagérez votre rancune envers Lorenzo. Mais je ne vous reproche pas de me dire tout ce que vous avez sur le cœur.

— Ce que j'ai sur le cœur... Ah ! oui... Pourquoi n'a-t-il plus voulu de moi après..., après le tour ignoble qu'on m'a joué. Il savait bien que, depuis mon retour de Turin, il était le seul. Lui, rien que lui, et pas d'autres. Même pas ceux qui me payaient cher. Il m'avait promis que nous deux ça durerait longtemps. Il a cru tous ces imbéciles.

— Que s'est-il passé au juste, le soir de la fête du pays ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Je suis prête à vous croire.

— Et après ?

— Eh bien ! après, je m'en entretiendrai avec Lorenzo. S'il a refusé de vous écouter, moi il m'entendra.

— Il ne croira pas la vérité.

— Dites-moi ce qui s'est passé.

Elle se moucha, haussa les épaules.

— On m'a droguée.

— Qui ?

— Je ne sais pas. Je sais quelle est la personne qui a voulu me nuire, mais je n'ai pas vu verser la saleté dans mon verre. C'était au bal champêtre, que l'on installe sur le champ de foire. J'étais à table, à l'écart, avec des filles d'un hameau où j'ai des parents. Nous buvions de l'Asti. J'étais gaie, parce que j'allais avoir un rendez-vous avec Lorenzo, après le feu d'artifice. Peut-être avais-je bu un verre de trop, mais je ne me sentais pas ivre. Quand je suis revenue de faire une danse il m'a semblé que le vin avait un drôle de goût, mais j'avais soif. Un moment plus tard, j'ai eu comme un étourdissement, des bourdonnements d'oreille. J'ai quitté la table, en me disant qu'il fallait que je fasse quelques pas au bord du ruisseau, à la fraîcheur. Ensuite, je ne me souviens plus... Je me suis réveillée dans la chambre de ce petit crétin de Luigi, le gosse du marchand de chaussures. J'étais couchée, nue, à côté de lui, il faisait jour, et les cris affreux qui m'avaient tirée de mon sommeil, c'étaient ceux de son père. J'ai tenté de m'ex-

pliquer, mais le bonhomme m'a fait dégringoler les escaliers, m'a jeté mes vêtements, poursuivie dans la rue.

— Etait-ce le jeune Luigi qui vous avait emmenée chez lui ?

— Il affirmait à son père que c'était moi qui l'avait rejoint, qu'il s'était réveillé à l'aube, que je me trouvais dans son lit, qu'il ne parvenait pas à me faire partir. Le père, qui avait conduit sa femme au bal, n'était rentré que très tard et n'était pas allé dans la chambre de son fils. Et j'ai su plus tard que le fils s'était un peu enivré, qu'un de ses cousins l'avait ramené chez lui bien avant minuit.

— Et qui, selon vous, a organisé la machination ?

— Cette garce de Rosalba !

CHAPITRE X

Edna renifla de fureur.

— La Rosalba, reprit-elle, c'est une grosse fille à marier...

Avec une grimace de répugnance, elle dessina, pour décrire celle dont elle parlait, des gestes amples autour de ses seins, de ses hanches, de sa croupe.

— Un gros bestiau, dont les vieux sont bourrés de fric. Faite pour fabriquer un ou deux gosses par an, les gorger de lait de ses mamelles et s'empiffrer pour avoir du lait. Sa famille la destinait naturellement au plus riche héritier du bled, c'est-à-dire à Lorenzo.

— Je la connais, dis-je. Elle n'est peut-être pas si énorme que vous le suggérez.

— Vous ne l'avez pas vue déshabillée !

Les mains en coupe, elle fit mine de soupeser des choses flasques.

— De la bidoche croulante. Et elle n'a que vingt ans. Dans dix ans, elle ne sera qu'un amas de saindoux.

— Elle a cependant été considérée comme la fiancée de Lorenzo.

— Parce qu'on la lui a jetée dans les bras. Parce qu'il est stupidement curieux, comme la plupart des garçons, qu'il a eu envie de se rendre compte comment c'était fait chez une génisse à l'engrais. Parce qu'elle lui a tout de suite cédé et qu'il n'était encore qu'un débutant.

— Qu'en savez-vous ?

— Vous pensez bien que, dès qu'il a commencé à coucher avec moi, il n'a rien pu me cacher. La Rosalba, il en était écoeuré.

— C'est vous qui l'avez détourné d'elle ?

— Mais non. Il ne voulait plus d'elle et j'étais là. Nous avions fricoté tous les deux quelques fois dans le passé, alors que je n'étais

qu'une chèvre capricieuse. Il s'est aperçu que j'étais devenue une pépée bien roulée. Il a essayé avec moi et ça a drôlement marché. Pourquoi n'aurais-je pas été sa maîtresse ?

— Et vous accusez Rosalba de s'être vengée ?

— Si je l'accuse ? Comment donc ! D'abord, elle m'avait menacée.

— Vous aviez eu une discussion ?

— Plusieurs. Nous nous sommes même battues une fois. C'était un plaisir de lui envoyer des coups : mes poings entraient dans son lard. Ça se passait à l'écart, sans témoin, personne pour nous séparer. Elle gueulait qu'elle me ferait fouetter et chasser du pays. Et quand j'ai été éjectée de la baraque du marchand de godasses, j'ai pris des claques, j'ai été huée. Mais je suis restée à Certeldo. Je partirai quand je voudrai. Pas avant d'avoir pris ma revanche. Je parviendrai à me renseigner. Tôt ou tard, les langues se délient.

— Savez-vous que Rosalba prétend que vous êtes responsable de son accident et des ennuis de santé de Lorenzo ?

— Ça, alors !

Edna s'envoya une claque sur la cuisse, se croisa les bras.

— Elle est dingue ! Comment aurais-je fait ?

— Vous leur auriez fait jeter un sort.

— Eh bien ! oui, elle est dingue ! Vous y croyez-vous, à ces idioties ?

— Franchement, non.

— Ce sont des histoires de paysans arriérés. C'est vrai que les gens d'ici, dans leur grande majorité, ne sont jamais allés plus loin qu'à Castelamonte pour la foire d'automne.

Elle hocha la tête.

— C'est malheureux, d'ailleurs, que ça ne soit pas possible. Je serais fameusement contente si j'embauchais une sorcière capable de faire pourrir Rosalba toute vive.

— Et Lorenzo ?

Elle garda un instant le silence, eut un soupir.

— Lui, si un magicien pouvait me le rendre, je serais la plus heureuse des femmes. Je n'exige pas qu'il m'épouse, ni qu'il m'entretienne dans le luxe, simplement qu'il m'aime un peu, comme avant... Ce serait si facile, maintenant qu'il n'a plus son oncle. L'oncle est mort quinze

jours après cette maudite fête ; pendant ces quinze jours, Lorenzo m'avait évitée, ensuite il n'a jamais accepté de me recevoir.

— Du vivant de son oncle, où vous rencontraiez-vous ?

— Dans les bois, quand il faisait beau, mais nous devions nous méfier des chasseurs, des bûcherons, des ramasseurs de champignons. Rarement, quand l'oncle s'absentait, je le rejoignais la nuit, il m'emmenait dans sa chambre.

— Avait-il d'autres maîtresses ?

— Hein ? A Certeldo ? Non, je l'aurais su. Certes, il y a une bonne douzaine de filles qui rêvent de le séduire, mais s'il en avait choisi une, le secret n'aurait pas été longtemps gardé, je vous l'assure. En revanche, comme il faisait de fréquents petits voyages, il est probable qu'il devait rencontrer des occasions, à Ivrea, à Turin, en France. Il fréquentait des artistes, des modèles. Dans ce domaine, il ne se laissait pas aller aux confidences.

— Il ne vous a jamais parlé d'une fille blonde ?

— Je ne crois pas. Il vous en a parlé, à vous ?

— Vaguement. Il rêve à elle.

— C'est une femme peintre. Ou un modèle. Dites-moi, *miss*, est-ce vrai que Lorenzo a des crises, qu'il court à travers champs en criant ?

— C'est vrai.

Elle eut une exclamation de pitié :

— *Che disgrazia !*

Elle mordit son poing, reprit plus bas :

— C'est ma mère qui m'a rapporté cela. Moi je vis en recluse. Je me disais que ce n'était qu'un raconter. Je suis très chagrinée que Lorenzo ait l'esprit malade. Comme je souhaite qu'il guérisse !

— Moi aussi.

— Il y a des cliniques pour ça, des traitements.

Elle essuyait ses joues encore humides.

— Cela ne sera peut-être pas nécessaire, murmurai-je.

— Vous pensez que vous pouvez faire quelque chose pour lui ?

— Je l'espère.

— Si vous avez besoin de moi...

— Je vous le dirai.

— Je suis à votre disposition,

Je lui tendis la main.

— Je vous reverrai, assurai-je.



Lorenzo était à la fenêtre de l'étage et paraissait m'attendre. Il vint à ma rencontre.

— Bonne promenade ? s'enquit-il.

— Très.

— Et vos réflexions ?

— Elles se poursuivent. Que devient Clithia ?

— Provisoirement pétrifiée.

— Comme c'est commode. Une femme qui se range toute seule dans un coin de la pièce, qui ne bronche plus et qui se tait. Bien des hommes vous l'envieraient.

Il se borna à me menacer du doigt.

— Et essayez encore de m'agacer... C'est en pure perte. Le temps viendra où vous ne douterez plus.

— J'en accepte l'augure.

— Mais, allons nous mettre à table.

Vittoria nous avait préparé, en guise de « premier plat », un copieux *rizotto ai funghi*, puis un *osso buco* écarlate de tomates. Loren-

zo avait débouché une bouteille d'un de ces vins rouges du Piémont qui pétillent comme du champagne.

Nous avions mangé d'un bel appétit, la bouteille était vide.

— Voulez-vous que je fasse servir le café en haut, dans l'atelier ?

— C'est une bonne idée. L'heure de la sieste, n'est-elle pas celle des apparitions ?

— Rosamond, je me suis promis de ne plus me fâcher. En échange, vous devriez vous abstenir de manifester vos doutes.

— D'accord, dis-je en riant, plus un mot là-dessus devant les nymphes. Pour ne pas les vexer...

Bien installée dans un fauteuil, non loin de mon hôte, je dégustai mon *espresso* en fumant une *Macedonia* que venait de m'offrir Lorenzo.

La cigarette aux lèvres, je m'étirai, allongeai mes jambes. Les coussins étaient confortables, il faisait bon dans la pièce dont les volets avaient été à demi tirés. Au fond, le bas-relief impavide... Le bas-relief vers lequel nous nous étions tournés...

Quelques fourmillements dans mes jambes.

Je les allongeai davantage. La position idéale : elles cessaient d'avoir du poids.

Elles cessaient même d'exister. Mon corps aussi, comme s'il avait été un nuage, flottant dans l'air. Un relax sensationnel qui me remplissait d'aise. Je n'eus qu'un furtif éclair de surprise, au sein de ma béatitude. Ne me sentais-je pas trop bien, trop délivrée de mon poids ?

J'aspirai une bouffée de fumée. Il y eut des crépitements, en provenance du bout de ma cigarette, des crépitements clairs, semblables à ceux que produit un feu de bois dans une cheminée.

— Qu'est-ce que c'est que ce tabac, dis-je paresseusement ?

— Quel tabac ?

Il me parut que Lorenzo s'était éloigné, que sa voix venait du dehors. Mais non, il n'avait pas bougé. Alors, il chuchotait. Je repris :

— Celui de ma cigarette.

— C'est du tabac blond. Vous en avez fumé ce matin.

— Mais vous n'avez pas entendu ?

— Ouoi ?

— Le bruit qu'il fait en brûlant ?

— Non.

— Tenez, écoutez...

Je tirai une forte bouffée. La flambée crépita.

— Je n'entends rien.

Subitement, cela me parut comique.

— Vous n'entendez rien ? Ha ! ha !...

Mon rire s'éleva, s'amplifia en échos qui devinrent assourdissants. C'était irrésistible. Jamais je n'avais ri aussi fort.

— Pourquoi êtes-vous si gaie, Rosamond ?

— Je... je l'ignore. De l'euphorie tout simplement.

— De l'euphorie ?

— Je suis si bien. Et vous ?

— Moi, je me demande pourquoi Vittoria nous a servi le café dans ces soupières.

— Quelles soupières ?

— Celles qui sont sur la table. Des soupières, avec des louches, au lieu des tasses et des petites cuillers.

L'hiralité me secoua.

— Mais, ce sont des fleurs de nénuphar ! Des feuilles et des fleurs sur la mare. Vous n'êtes qu'un plaisantin, Lorenzo.

Il se plaignit sourdement.

— La mare... L'eau croupissante... Les crapauds...

— Non, des corolles !

— Les crapauds pustuleux... Leurs gueules bavent du venin...

— Des fleurs immenses... Et des libellules géantes...

Lorenzo baragouina encore des plaintes indistinctes, de plus en plus faibles et enfin il se tut.

Moi, je surplombais un paysage féerique, j'avais des ailes que j'actionnais d'une souple impulsion de mes épaules. L'air était chargé de parfums suaves, les plantes jetaient des étincelles de couleurs.

— N'est-ce pas le Paradis terrestre ?

Ma voix avait des résonances magiques. Chaque syllabe était suivie d'accords harmonieux qui se mêlaient, se confondaient en une musique sublime.

Mais, brutalement, mes ailes ne m'obéirent plus. Et, au-dessous de moi, tout s'était embrasé. Des flammes s'élevaient dans un grondement de forge. Je tombais et elles allaient m'engloutir.

Je tombai...

Ma chute fut amortie par... Par un tapis de haute laine. Celui de l'atelier de Lorenzo.

— Lorenzo !

Je battais des paupières. J'étais écroulée sur le tapis et j'apercevais, à ma portée, deux pieds, deux jambes au système pileux développé. Plus haut... Un homme nu ! Mon hôte !

Lorenzo ! Votre inconvenance !

Il ne m'accordait aucune attention.

Son regard était tourné vers le bas-relief. Vers ce qui avait été un bas-relief.

Les nymphes se dégageaient du marbre, avec des gestes d'un charme exquis.

CHAPITRE XI

Je m'étais mise à genoux, la respiration coupée. Je parvins à hoqueter :

— Je les vois... Lorenzo ! Vous ne m'aviez... pas menti.

Il ne me fit pas l'aumône d'un regard.

— Vous aviez raison..., dis-je encore.

Il se tenait droit, les bras pendants, les paumes vers l'avant. Les jeunes filles s'avançaient lentement, très lentement développant leurs membres, la démarche dansante.

Le première était une blonde aux yeux de lumière, Clithia, la douce nymphe des bocages. Derrière elle, venaient ses sœurs aux brunes chevelures.

Clithia s'approcha de Lorenzo, posa sa bouche sur celle du jeune homme, s'écarta. Les autres lui succédèrent et agirent de même, la plus petite se haussant sur les pointes de ses pieds.

Ce fut pendant qu'Ismène lui donnait son baiser que je me vis entourée par les autres.

— Rosamond...

— Quoi ? Qui me parle ?

— C'est moi, Clithia.

C'était elle, le sourire radieux, si près de moi que je me mirais dans ses yeux.

— C'est à toi, Rosamond...

— A moi ?

— Oui.

J'avais tenté de me lever. J'étais sans forces. Je ne pouvais que les dévisager tout à tour.

— Que redoutes-tu ?

— Je ne suis pas... Je n'ai pas...

— Tu ne croyais pas en nous.

— C'était si difficile.

— Tu nous laissais prisonnières.

— Je n'avais pas le pouvoir de vous libérer.

— Tu l'as, maintenant.

— Je ne l'ai pas cherché. C'est Lorenzo qui m'a entraînée.

— Parce que nous l'avons désiré. Alors, toi aussi...

— Comment, moi aussi ?

Elles chantèrent en chœur :

— Nous voulons t'aimer, Rosamond.

— Je refuse !

— Le refus n'est pas dans tes possibilités.

Je ne protestais qu'en paroles. Mes bras se levaient docilement, alors qu'elles m'ôtaient ma robe, se levaient encore, mon soutien-gorge dégrafé. La nympnette fit glisser mon slip, le roula sur mes cuisses et j'étendis mes jambes pour qu'elle put le retirer.

— Obéis-nous, Rosamond ! Nous voulons t'aimer. Nous avons envie de toi, depuis que tu es parue devant nous. Abandonne-toi... Ainsi... Oui, ainsi...

Elles disposaient de mon corps ; je me récriais en vain, je n'étais plus sous leurs doigts qu'une argile malléable !

Je n'articulai plus rien : les lèvres de Clithia s'étaient emparées des miennes, j'étais pressée, embrassée de toutes parts. Je croyais encore me débattre et déjà je brûlais d'ardeur.

Jusqu'à ce qu'elles m'aient arraché des râles, jusqu'à ce que le sentiment me manquât.

Elles s'étaient enfin écartées, je reprenais vie, j'ouvrais les yeux...

— Je ne veux pas ! hurlai-je.

Elles riaient toutes quatre de ma supplication déchirante. C'était Lorenzo qu'elles m'amenèrent, qu'elles obligeaient à se baisser vers moi.

— Lui aussi, Rosamond !

— Non, non !

— Lui aussi, il a envie de toi.

— Je vous le défends, Lorenzo !

— Mais, puisque toi tu as envie de lui...

— C'est faux ! Ce serait un viol !

— Tu sais bien qu'avec nous tu as seulement simulé un peu de résistance. C'étaient des désirs que tu enfermais en toi. Tout ce que tu as résigné en toi doit s'accomplir.

Elles s'étaient emparé du jeune homme, le disposaient à leur guise. Il les laissait agir, les yeux vagues, un sourire béat sur ses lèvres.

Ses lèvres qu'elles allaient appliquer aux miennes...

Ce fut alors qu'une vigueur inattendue me revint. En quelques ruades, je repoussai Lorenzo et les filles forcenées.

Un dernier bond. Je retombai...

Au pied de mon siège.

J'étais vêtue...

Entièrement vêtue !

Le bas-relief, là-bas, n'était qu'un bloc de marbre ouvragé. Dans son fauteuil, Lorenzo dormait. Vêtu, lui aussi...

*
**

J'oscillais encore entre l'état second dont je venais de m'arracher et la réalité. C'était d'abord la réalité qui me paraissait insolite. J'avais éprouvé des impressions si vives que je n'éprouvais pas encore de soulagement à ne plus me trouver dans une situation pénible.

Je haletais après mes efforts désespérés, mes joues brûlaient du rouge de la honte, j'étais indignée et humiliée.

Pour rien...

Un rêve détestable. Une hallucination, plutôt. Une crise sauvage d'exaltation, à laquelle succédait un morne abattement.

Je m'étais affalée sur le divan, je reprenais haleine, peu à peu mon cœur battait moins vite, moins fort. Mais je n'étais pas encore

en mesure de réfléchir, je me contentais de me reprendre.

Avec peine. Je gardais le souvenir de chacune des séquences de mon délire, de mon extase quand je survolais les jardins de l'Eden, de mon admiration enthousiaste des gracieuses nymphes sorties du marbre. J'avais la nostalgie de tant de beauté.

Ce qui s'estompait déjà, c'est la terreur de ma descente dans les flammes. De même s'atténuaient mes impressions de honte, d'ignominie. Je n'avais pas été violentée, puisque je consentais physiquement... Une telle intensité de sensations ! N'éprouvais-je pas un coupable regret d'avoir abrégé cet instant de vertige ? Non, je n'aurais pas été avilie si j'avais tout accepté !

Puisque cela se passait dans un autre univers.

Celui du délire...

C'est l'autre univers, cependant, qui devait m'être étranger. Malgré ses merveilleuses séductions.

Je suis Rosamond Lew. Je séjourne en Italie, chez un jeune peintre qui a des accès de démence...

Des accès de démence ?

Et moi ?

Le délire à deux ? La contagion ? Il m'aurait entraînée... Ses récits, les sanguines... J'aurais été suggestionnée au point de le suivre dans ses divagations, à la faveur d'une période de somnolence.

— Rosamond, dormez-vous ?

Je sursautai. Lorenzo s'était dressé dans son fauteuil. Sa question était angoissée.

— Je ne dors pas.

Une crispation d'épouvante déforma ses traits.

— J'ai cru mourir.

J'allais répondre : « Vous aussi ?... » Je me retins.

— Vous le savez, reprit-il, puisque vous étiez là.

— J'étais où ?

— Là-bas.

Il désigna le bas-relief.

— Vous étiez fixée dans le marbre. Pendant que les statues de pierre m'écrasaient. Je vous suppliais de venir à mon secours. Mais vous n'étiez plus une créature humaine.

C'était une autre version de notre égarement commun.

— Elles se sont emparé de moi. Froides, dures, impitoyables. Même Clithia... De lourdes statues qui me broyaient. Je vous appelais...

Il se tordit les mains.

— Calmez-vous, Lorenzo, puisque c'est fini.

— Comment ai-je survécu ? Et comment avez-vous pu reprendre votre forme ?

Je m'assis sur le divan, rabattis ma robe.

— Il ne s'est rien passé, mon ami.

— Ah ! oui, vous étiez privée de sens.

— Je n'ai pas été changée en statue. Je ne suis pas une fille de Loth. Vous n'avez pas été trituré par des nymphes de marbre. Nous avons rêvé, chacun de notre côté.

— Qu'en savez-vous ?

— Ce n'étaient pas les mêmes rêves.

— Pas les mêmes ? Mais, vous aussi vous avez eu des apparitions ?

— Oui, moi aussi.

— Les nymphes ?

— Oui, les nymphes. Sous l'aspect de filles folles, bien en chair. Avec moi, elles ont... batifolé. Heu... comme des petites pensionnaires qui ont vidé un flacon de whisky dans leur

dortoir, un soir où la surveillante était absente.

— Et moi, où étais-je ?

— Vous avez failli intervenir. Je vous en ai dissuadé.

J'ajoutai, en simulant de la confusion :

— Je n'étais pas positivement en danger. Et je vous affirme qu'il ne s'agissait que d'un rêve. Vous le savez bien...

— Pas pour moi ! Je n'ai pas rêvé !

— Un rêve hallucinatoire. Du même genre que tous ceux que vous avez faits ces derniers temps. Vous êtes alors en semi-état de veille, c'est pour cela que ces visions vous laissent des souvenirs marqués que vous savez si bien raconter.

Lorenzo eut un murmure de lassitude :

— Que vous êtes donc obstinée, Rosamond !

— Heureusement, mon cher. Et je n'en suis qu'à ma première dose : j'ai encore le pouvoir de raisonner.

— Une dose ? De quelle dose s'agit-il ?

— J'ignore quelle est la substance. Mais je crois que nous avons été drogués. N'est-ce pas, mon petit Lorenzo ?

CHAPITRE XII

— Je ne vous crois pas, Rosamond.

— Faites un effort...

— Un effort ?

— Venez-en aux aveux.

— Que voulez-vous insinuer ?

— Dites-moi quelle est l'herbe que vous mélangez au tabac de certaines de vos cigarettes. Vous ne vous souvenez pas que je vous ai questionné à ce sujet ? Vous m'avez répondu que c'était du tabac blond, et que j'en avais fumé le matin.

— Que pourrais-je ajouter ? Ce sont des *Macedonia*, une des marques les plus répandues en Italie...

— Mais pourquoi le tabac de ma cigarette faisait-il tant de bruit en brûlant ?

— Vous m'avez posé, en effet, cette question. Je n'ai pu que vous répondre que je n'entendais rien.

— Il n'est pire sourd...

— Vous m'accusez, Rosamond ? Vous imaginez que j'ai ajouté à votre cigarette je ne sais quelles herbes de sorcière ?

— A ma cigarette et à la vôtre. Pour que nous fassions ensemble un petit « voyage ». Pareil à ceux que vous vous offrez depuis longtemps.

Lorenzo avait pâli.

— Vous vous trompez, bredouilla-t-il.

— Ce n'est pas de la marijuana. J'en ai fumé. elle a des effets bien différents. Votre « herbe » à vous, est à la fois hallucinogène et aphrodisiaque. Un produit de tout premier ordre, je vous l'accorde. Dites-moi ce que c'est et comment vous vous le procurez.

Le jeune homme secoua la tête avec accablement.

— Si je m'attendais...

— Je suppose, qu'avec moi, vous vous attendiez à mieux. Mais je n'ai pas achevé ma ci-

garetté. Je suis « partie » avant. Voyez, elle est sur le carrelage, je ne l'ai fumée qu'à moitié. Si j'avais absorbé toute la dose, je pense que j'aurais eu envie de me dépouiller de mes vêtements et de jouer avec vous à la nymphe déchaînée. Dans le milieu artistique que vous fréquentez, cela doit se terminer par de jolies sarabandes...

— Assez !

— N'élevez pas la voix, c'est inutile. Il est difficile de m'intimider. J'admets que votre drogue vous procure d'exceptionnelles sources d'inspirations. Au détriment de votre santé mentale, mais cela vous regarde. En revanche, je déteste que l'on veuille abuser de moi. Après ce premier essai, vous alliez poursuivre vos manœuvres, vos récits suggestifs, vous alliez m'offrir d'autres cigarettes. Pour obtenir, par exemple, que j'aie dans votre chambre où vous avez semé des cheveux de filles. Semer pour récolter...

Lorenzo s'était levé. Il étendit le bras droit.

— Miss Lew, je vous donne ma parole d'honneur que je n'utilise aucune drogue et que je ne vous en ai pas administré.

Je ramassai ma demi-cigarette.

— Méfiez-vous. Je pourrais faire analyser ce tabac.

— Non seulement vous le pouvez, mais je l'exige. Et voici ce qui reste de la cigarette que je fumais. Et voici le paquet de *Macedonia*, que j'ai entamé devant vous. Voyez, il n'en manque que deux. Puis-je aussi vous faire remarquer que je ne vous ai pas tendu une cigarette isolée, mais tout le paquet. Vous avez choisi.

J'avais choisi, c'était vrai. J'avais même écorné de l'ongle la cellophane et l'une des cigarettes du paquet.

Je reconnaissais ces marques. Il n'y avait pas eu de substitution.

Je m'enfermai dans un silence pensif.

— Vous persistez, *miss Lew* ?

Je haussai les épaules.

— Si ce n'est pas le tabac...

Il m'interrompit, véhément :

— Nous le confierons à un laboratoire à Turin. Mais il n'est pas en cause pour la bonne raison que je ne fume que rarement. Cela ne m'est pas arrivé hier, de l'aube à la nuit. Et pourtant...

— Et pourtant, vous avez entendu des voix et eu des apparitions ?

— Exactement !

— Si ce n'est pas le tabac, répétais-je...

— De quoi allez-vous m'accuser ? J'aurais drogué le whisky ?

— Nous n'en avons pas bu, aujourd'hui.

Il paraissait sincère. Avais-je fait une erreur avec le tabac ? Les crépitements sonores pouvaient s'expliquer par une hallucination auditive. Mon ouïe exacerbée avait amplifié l'infime bruit de combustion.

Exacerbée par quoi ?

— Il y aurait aussi le vin, murmurai-je...

Il s'écria, impatienté :

— J'aurais mélangé un philtre au vin ? C'est ridicule ! J'ai débouché la bouteille devant vous.

— Cela n'empêche pas... Avec une seringue à injection, à travers le bouchon...

— Oh ! c'est trop fort !

— Je ne vous accuse plus directement.

Il marcha vers la porte.

— Venez avec moi à la cuisine. Vous vous ferez remettre la bouteille par Vittoria. Il doit

rester quelques gouttes de vin au fond. Nous le ferons analyser, comme le tabac.

— Vous buvez du vin ?

— En mangeant, régulièrement. En quantité modérée.

— Et moi, je n'en ai pas pris, hier au soir. J'ai voulu de l'eau parce que j'avais très soif. Mais aujourd'hui, à midi, j'en ai beaucoup bu.

— Mon vin est inoffensif. Vous vous trompez encore. Mais vous ne pourrez pas prétendre que je me refuse à vos investigations. Venez !

Je descendis au rez-de-chaussée à la suite de Lorenzo. Dans la grande cuisine, à l'ancienne mode, Vittoria épluchait les légumes du *minestrone*. Elle ne comprit pas, tout d'abord, ce que voulait son maître.

— Ce qui restait dans la bouteille ? Pourquoi ? Je vais plutôt vous en ouvrir une autre...

— Qu'es-tu fait de celle de midi ?

— Elle est au coin de l'évier. Elle est vide.

— Tu as bu le fond ?

— *Oh !* signore, vous savez bien que j'ai un estomac délabré. Jamais de sauce, jamais de vin.

— Alors, pourquoi l'as-tu vidée ?

— Pour la laver.

Il s'emporta :

— Pourquoi as-tu lavé cette bouteille ?

— Parce qu'elle est de celles que je rends.

— A qui ?

— *Al signor* Tomaso.

— C'est du vin du *signor* Tomaso ?

— Vous savez bien qu'il avait fait cadeau d'une cinquantaine de bouteilles de son meilleur Nebiolo à votre oncle. C'est de ce vin-là que vous buvez, depuis plus de deux mois. Il n'en reste bientôt plus.

J'entervins, car la pauvre vieille s'affolait.

— Il en reste quand même encore ?

— Deux ou trois bouteilles, il me semble.

— Voulez-vous aller nous les chercher ? Ne confondez pas avec d'autres.

— Oh ! je sais où je les ai rangées.

Vittoria, tête basse, s'en alla, trottinante.

— Je suis fâché, grogna Lorenzo, qu'elle ait lavé la bouteille. Vous allez me soupçonner de lui en avoir donné l'ordre.

— Je n'irai pas jusque-là. Mais, qui est ce *signor* Tomaso ?

Le jeune homme parut frappé de stupeur.

— C'est le père de Rosalba, répondit-il.

CHAPITRE XIII

— Quand votre oncle a reçu ces bouteilles, aviez-vous déjà rompu vos fiançailles avec Rosalba ?

— Nous n'avons jamais été officiellement fiancés. Quelques semaines avant la mort de mon oncle, je m'étais décidé à ne plus rencontrer en secret la jeune fille et à abréger au minimum nos conversations en public.

— Elle savait que vous ne vouliez pas l'épouser ?

— Je le lui avais dit.

— Quelle était son attitude ?

— Elle s'était montrée mortifiée. Elle avait

protesté que ses sentiments envers moi ne changeraient pas.

— Et qu'elle attendrait que vous lui reveniez ?...

— Oui.

— Alors, le vin en question était peut-être destiné à hâter ce retour d'affection. Votre oncle en buvait-il ?

— Très peu. Additionné de beaucoup d'eau.

— Vous étiez donc le principal consommateur du Nebiolo du *signor* Tomaso.

— C'est exact !

— Rosalba aurait pu, avant la mise en bouteilles, ajouter au vin un certain fortifiant...

Lorenzo secoua la tête.

— Je ne peux pas l'admettre.

— Un certain doping...

— Vous la calomniez !

— J'essaie de comprendre. Vous-même, au cours d'une explication orageuse, avec Rosalba, ne l'avez-vous pas accusée d'être surnoise et calculatrice ?

Le jeune homme sursauta.

— Comment le savez-vous ?

— Parce qu'elle me l'a dit.

— Vous lui avez rendu visite ?

— Vous ne me l'aviez pas défendu. Et j'ai eu aussi un entretien avec une agréable fille a eu de multiples occasions de vous donner bien du plaisir.

— Edna...

— La bouillante Edna.

— Je préfère que nous ne parlions pas d'elle.

— Vous préféreriez ne pas stigmatiser sa conduite.

— En effet.

— Vous avez pourtant eu recours à ses... services.

Lorenzo se détourna, marcha vers la fenêtre. Sans me regarder, il murmura :

— Si vous étiez un garçon, *miss* Lew, vous vous montreriez plus indulgente sur ce point. Il y a dans tous les lieux habités des femmes qui servent d'initiatrices aux adolescents. Toutes n'appartiennent pas au milieu de la galanterie et ne monnayent pas les leçons qu'elles dispensent. La plupart d'entre elles sont discrètes et désintéressées.

— Je ne blâme pas un usage vieux comme

le monde, m'écriai-je. Je me doute bien que si les humains parvenaient encore innocents à l'âge adulte, il y aurait ensuite une majorité de mariages désastreux. Dans l'état actuel de nos mœurs, les filles légères ont une utilité indiscutable. Je déplore seulement qu'elles soient si souvent des victimes.

— Quand elles cherchent leur malheur...

Je l'interrompis :

— Vous faites allusion au fameux scandale ? Je crois que les choses ne se sont pas passées telles qu'on vous les a rapportées. Edna souhaitait se justifier à vos yeux et vous l'en avez empêchée. Elle m'a raconté sa version, je pense qu'elle dit la vérité. Elle a été victime d'une machination. Organisée, selon Edna, par Rosalba.

Lorenzo me fit face.

— Expliquez-vous !

J'allais lui répondre quand Vittoria reparut, porteuse de trois bouteilles poussiéreuses qu'elle posa sur la table de la cuisine.

— Voilà ce qui reste, annonça-t-elle. Il n'en manque pas. J'ai compté quarante-sept bouteilles vides.

— C'est bien.

Il désigna la fenêtre.

— Va au dehors. Il y a Lydia et sa sœur qui viennent ici avec des paniers. Sans doute pour cueillir des figues. Accompagne-les.

— Ah ! oui, c'est moi qui le leur avais proposé. Du moment que nous n'en mangeons presque point. Autant faire plaisir à des gens qui sont gentils pour nous.

Elle sortit en hâte. Je la vis qui accueillait deux petites paysannes coiffées de foulards sombres, vêtues de longues blouses de toile grise à impressions noires.

— Alors, Rosamond ?...

Les sourcils froncés, Lorenzo écouta mon récit. Il eut un haussement d'épaules quand je terminai.

— N'est-ce pas invraisemblable ?

— Il est parfaitement possible d'administrer à quelqu'un un narcotique à son insu. Il existe des produits qui n'ont aucun goût.

— Mais, ce transport d'une fille endormie, cette mise en scène...

— Qui veut la fin, veut les moyens. Et avec de l'argent, on peut s'assurer bien des compli-

cités. Surtout quand il s'agit de nuire à une personne sans défense.

— Je ne peux pas croire que Rosalba...

— La voici deux fois soupçonnée d'actes analogues.

— Ce serait révoltant !

— C'est le moins que l'on puisse dire. Mais je veux être loyale avec vous. De son côté, Rosalba accuse Edna.

— De quoi ?

— De vous avoir fait jeter un sort, à vous et à elle.

A ma grande surprise, le jeune homme n'eut pas le moindre sourire de scepticisme. Tout au contraire, il s'assombrit.

— Voyons ! m'exclamai-je, vous ne croyez tout de même pas à la sorcellerie !

— Je vous en prie, Rosamond...

— Vous avez peur des méchants sorciers ?

— Ne plaisantez pas ! Il y a des vieillards misérables et arriérés qui détiennent d'étranges pouvoirs. Les témoignages de personnes dignes de foi ne manquent pas.

— Que font-ils ? Ils volent dans les airs,

à cheval sur des balais et ils se réunissent à minuit dans des clairières pour dévorer des petits enfants tout crus ?

Lorenzo eut un geste de désapprobation.

— Vous avez tort. Chez nous, même les esprits forts se gardent de juger sommairement les manifestations diaboliques.

— Mais, l'existence du Diable est aujourd'hui discutée, même au sein du clergé.

— Par des contestataires...

— Alors, vous admettez que l'on ait pu vous envoûter ?

— Ce serait une explication.

— Elle ne me satisfait pas. Sachez d'ailleurs que non seulement Edna nie avoir eu recours à ces pratiques, mais qu'elle ne croit pas non plus aux sorciers.

Il gardait un silence têt.

— Vous ne voyez quand même pas d'inconvénient, repris-je, à ce que nous fassions procéder aux analyses prévues ?

Il murmura, toujours songeur :

— Allez-y sans moi.

— Fort bien. Je n'en aurai pas pour long-

temps. J'ai un ami au consulat britannique qui se chargera de présenter le tabac et le vin au laboratoire le plus spécialisé. Je ne ferai donc que l'aller et retour par l'autoroute. Mon ami insistera pour que l'examen ait lieu au plus tôt. Demain dans la matinée, je l'espère. Je reculerai donc mon départ jusqu'à demain soir.

Lorenzo eut un élan subit vers moi.

— Je vous demande pardon, Rosamond. Vous vous faites du souci pour moi et je ne songe pas à vous remercier.

— C'est encore un des effets du sortilège, ripostait-je. Quand le démon sera sorti des bouteilles, vous me témoignerez votre reconnaissance.

Il m'accompagna jusqu'à ma voiture. Je déposais les bouteilles dans le coffre quand Vittoria revint en compagnie des deux jeunes cueilleuses de figues.

La servante, étonnée, s'adressa à son maître en dialecte.

— Non, répondit-il en italien, *miss Lew* ne nous quitte pas. Elle va faire une promenade.

— Mais les... les bouteilles ?

— C'est ma provision de route, dis-je joyeusement.

— *Mamma mia !*

La vieille joignait les mains ; la plus grande des deux filles l'imitait, les yeux écarquillés derrière ses grosses lunettes de myope. J'allais me faire dans le pays une fâcheuse réputation.

CHAPITRE XIV

Je fus de retour en fin d'après-midi. Les résultats de l'analyse me seraient communiqués le lendemain avant midi. Le spécialiste qui s'en chargeait me recevrait volontiers. C'était un jeune médecin sympathique, très intéressé par le cas que je lui soumettais.

Je garai ma voiture sur la place de Certeldo et grimpai le raidillon qui menait à la *casa* d'Edna.

Elle parut, anxieuse, sur le seuil, dès qu'elle entendit le bruit de mes pas.

— Que vous êtes bonne, *signorina* ! Je me disais que vous ne reviendriez pas. Donnez-vous la peine d'entrer.

La pièce à vivre de la ferme, pavée d'ardoise, avait des parois et un plafond enduits de suie. Dans la haute cheminée rougeoyait un feu de bois sous une marmite de fonte.

— J'ai plaidé votre cause auprès de Lorenzo. Je ne l'ai pas convaincu pleinement. Mais il y a un élément nouveau.

Edna entrecoupa mon récit d'interjections furibondes, vociféra quand j'eus terminé :

— Rosalba est une empoisonneuse ! Il faut qu'elle aille en prison. Son père aussi, et sa mère, et toute sa famille. Quand les carabiniers emmèneront ces criminels, je leur cracherai au visage.

— Cela ne se terminera sans doute pas ainsi.

— Et pourquoi donc ?

— A mon avis, Lorenzo ne portera pas plainte.

— Il leur pardonnerait ?

— Il se contentera de continuer à ignorer leur existence. Mais il conviendra que vous avez été, vous aussi, droguée par Rosalba. Il aura une meilleure idée de vous. Et, comme il n'envisage pas de se marier, vous vous reconcilierez peut-être.

La colère de la jeune fille ne décrut pas aussitôt. Elle avait imaginé avec une telle délectation que la tribu des Tomaso défilerait, menottes aux mains, dans les rues de Certeldo, entre des carabiniers en armes... Elle continuait à se répandre en malédictions et projets de vengeance.

Je la laissai se calmer.

— De toute façon, Rosalba a échoué, observai-je. Lorenzo n'est pas pour elle. Il ne l'aimait déjà pas. Savez-vous qu'il sacrifie une grosse partie de son héritage, en refusant de se marier...

Edna, interdite, me demanda des précisions. Je lui appris ce que Lorenzo m'avait confié. Elle en fut stupéfaite.

— Un legs si important à des bonnes œuvres ? Mais le *signor* Lendi n'était pas un homme charitable ! Pas un homme pieux, non plus. En assez mauvais termes avec le curé, pour tout dire.

— Il a voulu avant tout menacer son neveu.

— Oui, mais c'est incroyable qu'il ait prévu un legs au profit des pauvres et par l'intermédiaire des gens d'Eglise.

— Je ne sais pas exactement quels sont les bénéficiaires. Je ne peux me permettre de demander des précisions au notaire. Il s'offusquerait de ma démarche.

— Certainement. Vous n'êtes pas une parente.

La tête appuyée dans ses mains, elle s'absorba un instant dans ses réflexions.

— Mais moi, dit-elle, je peux me renseigner.

— Vous êtes une intime du notaire ?

— Ah ! non, tout de même ! Il aurait bien voulu, comme d'autres. Il y en a même qui venaient me relancer à Turin. Lui, quand il allait à la chasse, il passait, comme par hasard, dans le pré où je gardais les chèvres. Il en était pour ses frais de conversation. Et comme je riais, avec son jeune clerc, à qui je rapportais les propos du solennel *notaio*. Il s'en faisait du bon sang, Roberto.

— Son jeune clerc ?

— Oui, c'était avant Lorenzo. Quand j'ai plaqué Roberto, il ne s'est pas vexé. C'est un de ceux qui me salue toujours cordialement. Un bon gars. Je le verrai le plus tôt possible, avant votre départ. Il n'hésitera pas, pour

moi, à fouiller dans les dossiers de l'étude. Cette histoire d'héritage ne me paraît pas claire. Il y aurait quelque malversation là-dessous que je n'en serais pas surprise.

Elle jeta un coup d'œil vers une vieille horloge.

— Roberto aura terminé sa journée dans une demi-heure. J'irai me poster derrière une haie pour guetter son passage.



Vittoria m'apprit que Lorenzo était allé faire quelques pas dans le verger. Elle me dévisageait avec inquiétude. Avais-je bu les trois bouteilles de vin ? Elle n'osait pas me demander ce que j'en avais fait.

Je montait dans ma chambre pour me munir de ma petite lampe électrique. J'allais visiter la grotte. Si je rencontrais Lorenzo, je l'inviterais à me suivre.

Je ne l'aperçus ni dans le verger, ni à la lisière du bois de châtaigniers.

Je m'engageai sous la voûte rocheuse, me penchai pour inspecter le sol, dans la zone où entrait la lumière du jour. Ce n'était qu'un

entassement de pierres sur un fond sableux.

J'éclairai ma torche dès que je pénétrai dans l'ombre. Le boyau qui s'ouvrit, au fond, était plutôt une faille dans le roc ; il devenait de plus en plus étroit, à mesure que j'avancais. J'eus d'abord l'impression qu'il se terminait en cul-de-sac, puis je vis qu'il tournait à angle droit.

Un peu plus loin, je débouchai dans une seconde grotte, plus spacieuse que la première, parsemée de blocs de taille humaine. Entre eux le sol caillouteux était assez plat. Je marchais sans difficulté, élevant par instants mon faisceau lumineux.

Je découvris soudain l'ouverture d'un nouveau boyau, dans la paroi d'en face. J'accélérai mon pas.

Je ne sus ce qui me fit trébucher. Ma lampe m'échappa, je fus rejectée en arrière, je heurtai de la nuque, avec violence, quelque chose de dur.

Je m'écroulai pour le compte.

*
**

Quand je revins à moi, j'étais assise sur un

sofa, dans l'immense salle d'un palais barbare, illuminé par des multitudes de torches dont les flammes rouges se tordaient. Au loin, entre des colonnes, j'apercevais le ciel bleu, une mer verte. Une musique ravissante me parvenait, faite de sifflements mélodieux.

J'allais me lever, mais un chevalier géant, en armure noire, parut devant moi, toucha mon épaule de son gantelet de fer, et je retombai.

J'essuyai machinalement mes lèvres, mon menton, que je sentais humides et je m'enquis avec respect :

— Qui êtes-vous, monseigneur ?

— Ha ! Ha ! Ha !

Son rire avait éclaté comme un ouragan. Je me bouchai les oreilles, en gémissant :

— Vous m'assourdisez !

Il rit encore, sans pitié.

— Arrêtez-vous, monseigneur. Dites-moi où je suis...

— C'est très bien, tonna-t-il ! C'est parfait !

Il eut un geste large.

— Viens ici, toi !

J'eus un recul de frayeur quand parut la

chouette, une grande chouette grise, aux énormes yeux jaunes, le bec frissonnant, les ailes pendantes.

— Déshabille-la, gronda le chevalier noir.

L'oiseau agita ses plumes.

— Non, non... se mit-il à hululer.

— Obéis, sinon !

Ses cris me perçaient les tympans :

— Mais que voulez-vous, demandai-je ? Ne criez plus ! De qui s'agit-il ? Qui donc doit être déshabillé par cette chouette ?

— La chouette ! Ha ! Ha !

Son ricanement tonitruant m'étourdit.

— Déshabille-la !

— Mais qui ?

— Toi !

Je pointai un doigt sur ma poitrine.

— Moi ? Si j'ôte mes vêtements, vous vous taisez ?

— Oui.

Je me mis à extraire un bras de ma veste. J'étais si lourde, si gauche.

— Aide-la !

La chouette ouvrit ses ailes, s'accrocha à mes épaules.

Les yeux du chevalier luisaient comme des braises, dans la fente du métal qui recouvrait son visage.

J'étais nue, debout devant lui. Rouges et jaunes, les flammes des torches serpentaient entre les colonnes. J'essayai d'arranger mes cheveux, la chouette m'avait décoiffée. Elle s'était écartée de moi, la chouette...

— A toi ! Vite !

— Vous n'allez pas recommencer ce vacarme !

— Dépêche-toi ! Il n'y a pas de temps à perdre.

— Mais, à qui parlez-vous ?

Et j'eus un long cri de stupeur. La chouette venait de se métamorphoser en... en nymphe blonde ! Nue comme moi... Ses plumes gisaient par terre. Sa blonde chevelure encadrait son visage délicat.

— Clithia ! lançait-je éperdue.

Le rire du géant éclata encore.

— Oui, Clithia, gronda-t-il !

Il l'empoignait, la poussait, la jetait contre moi, si brutalement que je faillis choir.

Elle m'avait retenue, en m'étreignant.

— Pardonnez-moi, souffla-t-elle à mon oreille.

Puis elle m'embrassa. Sur les lèvres, mais avec douceur, sans chercher à les écarter. Avec la même retenue, elle esquissa sur mon corps des caresses.

— Clithia, chuchotai-je, c'est encore un rêve... Mais pourquoi est-il là, lui, ce monstre assourdissant ?

— Chut ! fit-elle d'une voix à peine perceptible, ne dites rien. Il ne faut pas l'irriter.

— Où sont tes sœurs ?

— Taisez-vous.

Elle continuait à m'effleurer de ses doigts.

— Je vous demande pardon...

Je l'embrassai tendrement.

— Pourquoi, Clithia ?

— Vous... vous acceptez ?

— Puisque ce n'est qu'une illusion...

Elle eut un soupir étrange, secoua la tête, prit ma bouche.

Et des sons stridents me firent sursauter.

— Ecarte-toi. A moi !

Le chevalier noir bousculait Clithia, l'arrachait de mes bras. Elle résistait et il la frap-

pait sur la joue. Un bruit horrible d'éclatement de chair !

C'était lui qui se tenait à présent devant moi, ses mains pesantes écrasaient mes épaules, m'obligeaient à m'accroupir, à m'étaler. Clithia revenait, geignante, était rudement repoussée.

Je parvins enfin à hurler, à hurler à pleine gorge, quand le géant s'abattit sur moi.

CHAPITRE XV

C'était surtout parce que l'air me manquait que je me débattais avec énergie. J'échappai à l'emprise de mon ignoble agresseur qui se mit à rugir.

Il y eut alors, quelque part, un extraordinaire fracas, tel qu'aurait pu le produire un cyclone dévastant une forêt.

— Rosamond !

— Est-ce vous, Rosamond ?

Qui m'appelait ?

J'avais encore échappé à la poigne de fer de mon agresseur. Je repris mon souffle et criai :

— Oui ! Au secours !

Je reçus une bourrade qui me fit rouler sur moi-même... Jusqu'au bord d'un gouffre dans lequel je tombai, sans pouvoir me retenir aux aspérités d'un roc gluant.

Je tombais, la tête en avant, traversant des nappes de brouillard livide. Très loin, au fond, naquit une lueur verdâtre qui devint plus vive, encore plus vive.

Le fond du gouffre grouillait de bêtes immondes, aux écailles phosphorescentes, dont les gueules s'ouvraient sur des dents acérées.

— Au secours !

A quoi bon cet appel dérisoire de la dernière seconde... J'allais être dévorée vive. Je protestais de toutes mes forces.

Mais je sentis que l'on me saisissait ; une voix éplorée murmurait mon prénom, j'étais enlevée, transportée à la lumière des torches.

— Rosamond...

Je ne touchais plus terre, je voguais sous une voûte verte mouvante, qui se mit à basculer. Quelqu'un me déposait sur une couche craquante. Dans le rougeoiement des torches une forme se dessinait, onduleuse, indécise,

— Dites-moi...

La voix s'affaiblissait.

— Dites-moi ce qui vous est arrivé...

Une nymphe ? Une nouvelle nymphe ? Ce n'était pas Clithia. Celle qui se penchait sur moi, il me semblait que je devais la reconnaître.

— Qui êtes-vous ?

— Mais, *Dio mio*...

— C'est vous qui m'avez sauvée ? Vous êtes descendue dans l'abîme ?

— Voyons, *miss Rosamond*, c'est moi...

Son visage s'approchait, devenait plus net.

— C'est moi, Edna !

Je battis plusieurs fois des paupières.

— Edna ? Ah ! oui...

— Vous reprenez votre esprit. Comme vous m'avez fait peur !

Elle essuyait mon front d'un mouchoir.

— Vous avez eu un malaise, *miss Rosamond*...

Je jetai un regard autour de nous. J'étais assise sur des feuilles sèches, dans un coin de forêt, au pied d'un rocher.

— Où suis-je ?

— Je vous ai trouvée à la sortie de la grotte. La grotte de la propriété. du *signor* Lendi a deux issues. On peut y entrer par le prés, et sortir dans la forêt, où nous sommes.

Edna se leva.

— Je vais vous rapporter vos vêtements.

— Mes vêtements ?

Je m'aperçus que j'étais nue.

Par ordre du chevalier noir...

— J'avais attendu Roberto, en bas. Je revenais chez moi par un sentier du sous-bois. J'ai entendu crier au secours et cru reconnaître votre voix. Je me suis précipitée à travers les buissons, en cassant des branches. Vous étiez très... très agitée... Vous déliriez... Vous imaginiez faire une chute. Vous alliez être mangée par la vermine.

— Il n'y avait personne ?

— Vous étiez seule. Vous vous étiez déshabillée et vous vous rouliez sur le sol, en gémissant.

La jeune fille me rapporta ma lingerie, ma robe, m'aida à les revêtir. Je me frottai les yeux, m'étirai. Je ressentais encore une nausée diffuse.

Mais je me souvenais. Mon entrée dans la grotte, le boyau, la salle intérieure où j'avais trébuché.

Je portai une main à ma nuque. Je réfléchis à haute voix.

— J'ai été frappée. Puis on a profité de mon étourdissement pour me faire boire quelque chose. C'est ensuite que j'ai eu des hallucinations. Oui, on m'a fait boire. Mon menton était mouillé. Mais, mes hallucinations avaient un support réel. Je transposais, j'interprétais la réalité, de manière délirante.

— N'auriez-vous pas besoin de soins ?

— Attendez. Il faut que je me souviene. J'ai d'abord été atteinte de troubles visuels et auditifs. Les lueurs du soleil couchant me paraissaient des flammes de torches, le chant des oiseaux devenait une musique paradisiaque. Puis m'est apparu un homme de haute taille, en costume sombre, dont j'ai fait un guerrier en armure. Sa voix était un tonnerre, qui me causait d'insupportables douleurs. Tout bruit s'implifiait.

— Ne l'avez-vous pas imaginé ?

— Lui non. La chouette, peut-être...

— Il n'y a jamais eu d'oiseau du nuit, dans la grotte.

— Mais il s'agissait d'une chouette de taille humaine.

— Quelle horreur !

— Elle ne me paraissait pas effrayante. Elle ne s'est pas montrée méchante avec moi, au contraire. Surtout quand elle s'est changée en une belle jeune fille.

— Là, vous rêviez !

— Je me le demande. C'est elle qui m'a dénudée, car l'homme l'exigeait.

— N'avez-vous pas plutôt ôté vos vêtements vous-même ? Il y a des femmes qui, sous l'effet d'un excitant, se dépouillent de tout ce qu'elles ont sur elles.

— Non. J'en aurais été incapable. Je ne pouvais même pas me défaire de ma veste.

— Tout cela ne vous paraît-il pas incohérent ?

— Il me semble, à la réflexion, que l'homme avait un but. Il voulait m'imposer une apparition de la nymphe Clithia, un des personnages illusoires dont je vous ai parlé. Et j'ai gardé l'impression que sa complice n'agissait qu'à

contrecœur, qu'elle a même essayé de me défendre, quand il a voulu me faire subir des sévices.

— Il tentait de...

— Si vous n'étiez pas intervenue, j'ignore jusqu'où il serait allé. Il n'avait peut-être pas prévu qu'il en viendrait là, et a succombé à la tentation. A votre arrivée, ils ont fui tous les deux. Par la grotte. Ils sont sortis dans le pré, ont franchi le mur de clôture de la propriété.

Edna hésitait encore à me croire. Elle formula diverses objections, auxquelles je pris à peine garde. L'une d'entre elles, cependant, devait être pour moi, plus tard, un véritable trait de lumière.

Je me dirigeai vers la grotte.

— Où allez-vous ?

— Je vais chercher ma lampe électrique. J'ai des allumettes.

— Je vous accompagne, décida-t-elle en réprimant un frisson.

J'en étais à ma dernière allumette quand je retrouvai mon bien. La lampe s'était éteinte en tombant, mais quand j'eus assuré les con-

tacts de la pile dans le boîtier, l'ampoule s'éclaira.

J'inspectai soigneusement le sol à l'endroit où Edna m'avait découverte.

Ce fut parce qu'il brillait sur le sable que je ramassai le cheveu blond... Un seul long cheveu blond.

Edna l'examina avec effarement, sans oser le toucher.

— Vous ne doutez plus ?

— La fille blonde, murmura-t-elle. D'où peut-elle venir, celle-là ?

— C'est elle qui se montre à Lorenzo.

— Mais, comment se fait-il que personne ne la remarque ? Quand une étrangère réside à Certeldo, tout le monde est au courant. Il est impossible qu'elle ne rencontre pas des gens, quand elle se déplace, pour venir ici ou s'en retourner.

Elle eut un frisson de crainte.

— Ce n'est tout de même pas... tout de même pas... Ah ! *Madona* ! ce serait vrai qu'il y a des fantômes ? Moi qui disais à ma mère que ces histoires-là, ce sont des bêtises...

Je la pris par l'épaule.

— Allons, *cara mia*, reprenez votre sang-

froid, les fantômes ne perdent pas leurs cheveux. Ce sont des purs esprits, parfaitement immatériels. Il est loin, le temps où l'on vendait des plumes d'archange.

— Des plumes d'archange ? Qu'est-ce que c'était ?

— Des plumes d'oiseaux. Une escroquerie.

Edna lança une invocation en dialecte. C'était pourtant une fille affranchie ; mais l'esprit superstitieux de son enfance devait réapparaître.

— Votre Roberto, demandai-je, il est d'accord ?

— Certainement, *miss*. Je le reverrai demain. Il espère qu'il pourra me renseigner.

— J'irai chez vous à mon retour de Turin. Et vous, si vous en avez le courage, promenez-vous dans le coin de temps à autre.

Elle fit la grimace.

— Je ne vous promets rien. Jusqu'ici, je n'étais pourtant pas peureuse. Je venais même la nuit dans le bois.

— Mais il ne s'agit que de savoir si une fille étrangère fréquente la grotte. Alors, il serait nécessaire de la suivre...

— Hé là ! La suivre en Enfer !

Edna secoua la tête.

— Je ne sais plus ce que je dis, *miss* Rosamond. Mais, après tout ce que vous m'avez raconté, je me demande si nous ne ferions pas mieux de ne plus nous occuper de ces histoires de maléfices.

CHAPITRE XVI

Lorenzo était dans l'atelier, assis devant son chevalet. Il se leva à mon entrée, me dévisagea.

— Comme vous paraissez lasse, Rosamond ?

— Ce n'est rien. Un peu de migraine.

— Vous m'avez cherché à votre retour de Turin. Je m'excuse, j'aurais dû vous attendre.

— Je ne me suis pas le moins du monde ennuyée, assurai-je. J'ai visité le lieu d'apparition de votre prétendue nymphe. Vous ne m'aviez pas appris que la grotte a une sortie dans la forêt.

Il haussa les épaules.

— Quelle importance ?

— Mais, voyons, la forêt sert de coulisse à la petite comédienne aux blonds cheveux.

Il eut un soupir d'impatience.

— Une fois de plus, Rosamond, je vous affirme que Clithia m'est apparue un peu partout...

— Quand vous étiez en transes...

C'était peine perdue ; il avait pris l'air buté que je lui connaissais bien. Je vins regarder la toile posée sur le chevalet : c'était l'ébauche du portrait de Clithia. Lorenzo n'avait guère avancé.

— Oui, fit-il, c'est difficile, je retrouve mal ses traits ; ils ne sont plus vraiment les mêmes que ceux du bas-relief, quand elle prend vie, et elle ne me permet pas d'approcher.

Il ne se dégageait pas de ses fantasmes ; c'était bien une forme d'envoûtement. Un envoûtement réalisé avec une belle habilité. Mais par qui ?

— Je voudrais bien que vous répondiez sincèrement à la question que je vais vous poser.

— Je suis toujours sincère avec vous.

— Avez-vous eu une maîtresse blonde ?

— Vous y revenez !

— Je ne vous demande pas si vous avez, ac-

tuellement, une fille blonde dans votre vie. Mais dans le passé ?

Il leva les yeux au ciel.

— Evidemment.

— Plusieurs ?

— Trois ou quatre.

— Une qui a compté ?

— Il y en a eu deux. Vous me gênez, *miss* Lew.

Je le réprimandai d'un claquement de langue.

— Où sont-elles ?

— Eh bien, l'une est à Londres...

— Voyez-vous cela ? Vous l'avez draguée l'été dernier, quand vous étiez reçu chez Harold ?

Il inclina la tête.

— Je la connais ?

— Je ne le pense pas. Elle n'appartient pas à votre milieu. C'est un des modèles d'un camarade de Harold. J'avais admiré son portrait et ils m'ont présenté l'original. Une fille formidable.

— Vous aviez projeté de vous revoir ?

— Bien entendu, quand je retournerais en Angleterre.

— Vous lui aviez fait des confidences, concernant votre pays, votre situation sociale ?

— Cela va de soi. Vous savez bien que, nous autres Italiens, nous sommes très bavards avec les femmes.

— Ressemble-t-elle, même vaguement, à Clithia ?

Il n'hésita pas :

— Non. Lisbeth a un petit nez retroussé, les pommettes hautes, la lèvre inférieure bombée.

Résignée, je repris :

— Passons à l'autre. Encore une londonienne ?

— Une étudiante aux Beaux-Arts de Turin. Elle aurait davantage les traits de Clithia, son nez droit, sa bouche. Et elle est venue ici, pour un jour et une nuit, il y a un peu plus de six mois.

— Que ne le disiez-vous ?

— Mais, je vous arrête. Elle s'est mariée, depuis.

— Avec un homme de haute taille ?

— Je n'ai pas assisté au mariage. Je n'ai pas revu Renata depuis. Pourquoi cette question ?

— J'aime les garçons très grands. Puis-je

savoir encore si cette Renata avait de la fortune ?

— Elle était désargentée, comme la plupart des étudiantes.

— Vous vous montriez généreux avec elle ?

— Je préfère ne pas vous répondre.

— Elle a peut-être toujours besoin d'argent.

— Je crois me souvenir que son mari est un industriel.

— Tous ne font pas de bonnes affaires.

— Où voulez-vous en venir ?

— Je sais que la fille blonde de la grotte a un compagnon. Ne vous agitez pas, écoutez-moi...

Je relatai brièvement ma dernière mésaventure. Lorenzo haussa les sourcils quand il apprit l'intervention d'Edna. Dès que j'eus terminé, il insinua :

— Vous ne la soupçonnez pas, elle ?

Je fus interloquée. Il poursuivit :

— N'a-t-elle pas attiré sur vous un sortilège et, ensuite, elle était présente pour en constater les effets...

— Cette fille me paraît loyale, protestai-je.

— Je vous accorde qu'elle peut se montrer convaincante. Il n'empêche qu'elle est foncière-

ment amoral, qu'elle se laisse guider par ses instincts, qu'elle a un caractère vindicatif. Elle se laissait parfois aller devant moi à exprimer ses rancunes.

Je méditai un court instant. Edna était-elle aussi suprêmement habile ? Avait-elle entrepris de se venger de Lorenzo, en utilisant un philtre élaboré par un nécromant de village ? Elle pouvait pénétrer dans la maison, elle y avait eu ses entrées, elle avait pu droguer le vin. Quant à la blonde et au grand gars, ne les avait-elle pas engagés à Turin, dans le milieu de ses anciennes relations ?

— Alors, Rosamond ?

— Attendons demain, soupirai-je. Nous reprendrons notre conversation tout à l'heure, il faut que je fasse un peu de toilette.

Je fis couler un bain, m'enduisis copieusement de mousse de Rexona, brossai longuement mes cheveux, revêtis du linge propre et une autre robe.

Il était l'heure du repas du soir, quand je redescendis au rez-de-chaussée.

Vittoria nous servit un *minestrone* qui embaumait le basilic et le céleri et qui contenait un admirable assortiment de tous les légumes

de la saison. Ensuite un ragoût de veau aux oignons, parfumé de romarin. De l'eau minérale pour Lorenzo, de l'eau du robinet pour moi, des fruits du verger en dessert.

Nous avions encore commenté les derniers événements, sans en être plus avancés. Mon hôte avait des absences, laissant souvent une réplique en suspens.

— Ai-je bien deviné, lui dis-je en souriant, alors que nous quitions la table, vous vous demandez si elle va revenir cette nuit ?

Il rougit de se sentir dévoilé.

— Elle ne me l'a pas promis. Elle n'a pas fixé de date.

— Elle a dit : « Plus tard. » Plus tard, cela peut signifier le lendemain soir, pour une fille amoureuse.

Lorenzo se hâta de parler d'autre chose. Il désirait me montrer ses tableaux, des paysages, des natures mortes. C'était sans doute un prétexte pour que nous retournions dans l'atelier. Et je ne pus m'empêcher de jeter, comme lui, en entrant, un regard sur le bas-relief.

Lequel resta de pierre jusqu'à ce que je quitte le jeune homme pour me rendre dans ma chambre.

Là, sans me dévêtir, je m'allongeai sur mon lit. J'attendis, en lisant un roman, que Lorenzo vint à son tour se coucher. Quand il fut passé devant ma porte, qu'il eut ouvert et refermé la sienne, je me glissai dans le couloir.

Je m'étais munie d'une bobine de solide fil à coudre, que j'avais prise dans ma trousse de voyage.

Sur la paroi du couloir, en face de ma porte, était scellé un portemanteau de fer forgé, qui supportait sur sa tablette un vase de fleurs dans un cache-pot de cuivre repoussé.

J'enlevai le vase, le déposai le long du mur, attachai le fil autour du cache-pot, le tendis en travers du couloir, le fixai à l'un des gonds de ma porte. Le fil noir barrait ainsi le passage, à la hauteur des genoux, peu visible à la faible lumière de la lampe électrique. Dans l'obscurité, il serait impossible de ne pas le pousser. L'ustensile de cuivre dégringolerait alors avec un bruit sonore.

Certes, ce n'était pas un piège pour un fantôme...

Mais l'éventuelle visiteuse de la nuit n'était pas constituée par un ectoplasme. Selon Lorenzo, elle possédait un corps généreux,

Elle tomberait dans mon traquenard, si elle avait l'excellente idée de revenir. Dans le cas contraire, tant pis, j'aurais monté la garde pour rien.

Je réintégrai ma chambre, posai sur ma table de chevet ma lampe électrique et mon petit automatique. Toute vêtue et chaussée, je repris place sur mon lit, me plongeai dans la lecture.

J'en étais bientôt au milieu de mon roman, quand les ampoules des appliques, au-dessus de ma tête, s'éteignirent. Fort satisfaite, je me levai, empoignai torche et revolver, me campai derrière ma porte.

Je n'attendis que quelques minutes. Il y eut dans le couloir un coup de cymbale très réussi, le cache-pot déséquilibré heurtant le parquet, rebondissant dans un joyeux tintamarre.

J'avais bondi. Je pris dans le faisceau de ma lampe une forme blanche, déjà parvenue à la porte de Lorenzo. Elle faillit marquer un arrêt, s'élança plus loin, disparut...

CHAPITRE XVII

J'eus du mal à freiner ma course sur le parquet glissant.

— Qu'y a-t-il, fit derrière moi Lorenzo ? C'est vous, Rosamond ? Que faites-vous ?

— Elle s'est réfugiée ici ! Dans cette chambre, au bout du couloir.

— De qui parlez-vous ?

— D'une fille en longue chemise blanche.

Le jeune homme m'avait rejointe.

— Est-ce Clithia, demanda-t-il, haletant ?

— Nous allons le savoir, répondis-je en actionnant la poignée de la porte.

J'eus une exclamation de désappointement.

— C'est donc fermé à clé ! Je suis pourtant sûre...

— Mais non, on ne ferme pas. C'est la chambre qu'occupait mon oncle. La clé est à l'intérieur.

— Alors, c'est elle qui s'est enfermée. Nous la tenons. A moins qu'elle ne saute par la fenêtre.

Je secouai la poignée.

— Ouvrez-nous ! La plaisanterie a assez duré.

Lorenzo avait collé son oreille au panneau.

— On ouvre... on ouvre la fenêtre, dit-il.

— N'allez pas vous casser une jambe, criez. Nous ne vous voulons pas de mal. Simple-ment une petite explication.

— Elle ne se fera pas... pas de mal, bégaya Lorenzo. Il y a une vigne vierge sur la façade, de ce côté. C'est facile de descendre...

— Vous ne pouviez pas le dire plus tôt !

Je fonçai dans le couloir, accrochai à mon tour le fil qui trimballa le cache-pot. Je projetai ma lumière dans l'escalier. Une forme noire m'apparut, en bas, sur les dernières marches.

— Arrêtez-vous !

Je faillis effectuer la descente sur le dos, dans ma précipitation. Il y avait un bruit de course dans le couloir du bas. Une porte claqua, quelque part dans la direction de la cour intérieure. J'hésitai quelques secondes, parvins à sortir de la maison par un cellier où murissaient des pommes.

Des graviers roulaient vers la gauche. Je cueillis encore la silhouette noire, à l'instant où elle allait disparaître derrière une haie.

— Arrêtez-vous, ou je tire !

Un faible cri de terreur me parvint, poussé par une voix féminine.

Deux filles s'étaient introduites dans la maison. Deux filles comme sans doute la nuit précédente. La blonde et la brune. La blonde s'était réfugiée dans la chambre de l'oncle, s'en était évadée en s'agrippant aux rameaux de la vigne vierge. Cela sur l'autre face du bâtiment. La blonde ne pouvait plus être rattrapée.

Je devais poursuivre sa compagne qui, lors du déclenchement de mon signal d'alarme, avait battu en retraite au bas de l'escalier.

Je courais dans l'herbe à une vitesse record. Mais celle que je pourchassais était vive et lé-

gère. Quand je pris le virage de la haie, elle avait atteint le jardin potager, dont elle escada sans peine la clôture.

Je proférai quelques paroles inconvenantes. Cette maudite brune plongeait dans le fouillis des échalas à tomates, des buissons de petits pois et des rideaux de rames à haricots. Elle allait se blottir là-dedans. Je devrais la débusher comme un lièvre dans un fourré.

Furieuse, je réitérais des menaces, en atteignant la palissade du jardin.

— Sortez de là ! Je suis armée ! Je vous préviens que je vais tirer !

Je prêtai l'oreille. Un bruissement de feuilles là-bas ? Je poussai une porte basse à claire-voie, m'aventurai dans l'allée.

— Vous aggravez votre cas. Si vous ne vous livrez pas immédiatement, je vous capturerai quand même et vous emmènerai chez les carabiniers.

J'avais ramassé un bâton que mon pied venait de heurter, un tuteur de fleurs, à l'aide duquel je sondai les masses de verdure. Je quadrillai ainsi le potager. Au fond, s'élevait un mur de pierres sèches... Un escabeau y était appuyé...

De l'autre côté, la route menant au village.

La fille avait dû foncer tout droit à travers les légumes. Son itinéraire de retraite était prévu.

Je n'avais plus qu'à revenir à la maison. Je n'espérais pas que Lorenzo ait fait prisonnière la blonde. J'empochai mon automatique.

— Rosamond...

— Où êtes-vous ?

— Dans le pré.

Il apparaissait, à la lumière de ma lampe.

— Où êtes-vous allée ?

— J'ai poursuivi l'autre fille.

— Il y en avait une autre ?

— Oui. Et la vôtre ?

Lorenzo, essoufflé me rejoignit. Il était en pyjama, pieds nus.

— Je suis descendu par ma fenêtre, m'expliqua-t-il. La fille était déjà loin, mais je courais plus vite qu'elle. Malheureusement, nous sommes arrivés à la lisière du bois de châtaigniers. J'ai été obligé de ralentir parce que je me piquais les orteils sur les bogues. J'ai quand même continué. Elle s'est engouffrée dans la grotte...

— Je m'y attendais.

— Je me suis avancé à l'intérieur. L'obscurité était totale, je me blessais aux cailloux. Je l'ai appelée. J'entendais encore le bruit de ses pas. Elle s'est éloignée. Puis plus rien. Ouf ! Je n'en peux plus.

Il essuya son front, du revers de sa manche.

— Je suis épuisé. J'ai la gorge sèche. Très soif... Pas l'habitude de piquer des sprints. Mais si j'avais été chaussé...

— Dommage, dis-je. La mienne avait, elle aussi, son issue de secours. Mais du moins cet incident va-t-il vous faire admettre que nous avons eu affaire à des êtres humains et non à des créatures magiques.

Il eut un soupir de résignation.

— Oui, c'est possible...

— C'est une certitude !

Il s'essuya encore, et murmura timidement :

— Et si... et si elle s'était envolée par la fenêtre ?

— Ne soyez pas stupide. Elle aurait alors disparu dans les airs. Mais elle aurait aussi aisément pu traverser les murs, au lieu de s'enfermer à clé dans une chambre, pour m'échapper.

Il reprit, plus bas :

— Et si ce n'était pas la même que la nuit dernière ?

— Vous êtes donc incorrigible ! Allons examiner le compteur. Vous verrez que l'interrupteur général doit être baissé. Comme il l'avait été hier. N'est-ce pas une preuve de rouerie humaine ? Les fantômes n'ont pas l'habitude de couper l'électricité.

Nous étions revenus dans la maison.

— Où est-il, ce compteur ?

— Dans le vestibule.

J'abaissai une manette, appuyai sur un commutateur. La lampe de l'entrée s'éclaira.

— Vous êtes convaincu ?

— Hélas ! murmura Lorenzo.

— Eh bien ! voilà déjà une bonne chose de faite.

Des glissements feutrés nous firent alors sursauter.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, chuchota une voix peureuse ?

C'était Vittoria, coiffée d'un bonnet de nuit, enveloppée d'une longue pèlerine.

— Pourquoi tout ce bruit, ces courses ?

— Ce n'est rien, tu peux te recoucher, ré-

pondit Lorenzo. Nous avons eu envie de prendre l'air.

— Ah ? fit la vieille, complètement ahurie.

— Laisse-nous, veux-tu ?

Elle jetait un coup d'œil critique sur les pieds nus de son maître, puis se retira en marmottant.

— Il ne nous reste plus qu'à regagner nos chambres, dis-je en bâillant. Demain, nous aurons le temps d'épiloguer.

Je m'engageai dans l'escalier.

— Vous ne venez pas vous coucher ?

— Je vous suis. Mais j'ai la gorge sèche. Je vais à la cuisine boire de l'eau minérale. En voulez-vous ?

Je refusai. Je saisisais l'occasion de monter la première à l'étage afin de faire disparaître le fil de mon piège. Je le détachai du cache-pot, plaçai le vase de fleurs sur le flanc, au pied du portemanteau. Ainsi Lorenzo pourrait-il croire que la visiteuse nocturne avait heurté du coude ces objets, dans le noir. Il était préférable qu'il n'en vienne pas à me reprocher de lui avoir fait manquer un rendez-vous...

J'empochais le fil compromettant quand le jeune homme parut sur le palier.

— Ah ! c'est cela qui est tombé, observa-t-il.

Il remit lui-même en place le cache-pot de cuivre, le vase, les fleurs humides, avec un soupir où je discernai du regret.

— Bonne nuit, Lorenzo.

— *Buona notte*, fit-il du bout des lèvres.

Je lui adressai un sourire de compassion qu'il ne vit pas.

Je me mis enfin au lit.

Je m'assoupissais lorsqu'un appel angoissé me parvint.

Ma première réaction fut de récriminer à haute-voix. J'aspirais au repos et j'étais excédée. La paix ! Qu'on me laisse dormir !

Je me retournai, tirai la couverture sur mon oreille. Que m'importaient ces lamentations ?

Au fait, d'où provenaient-elles ? Mon énervement croissait. Ce n'était pas ainsi que j'allais trouver le sommeil. Alors ?

Alors, je me levai avec emportement, endossai un peignoir sur ma chemise de nuit, gagnai le couloir.

C'était Lorenzo qui appelait ! Que voulait-il encore, celui-là ? Furibonde, je fis irruption dans sa chambre.

Il était assis sur son lit. A mon entrée, il se

dressa, comme mû par un ressort, se précipita vers moi, les bras tendus.

— Clithia ! s'extasia-t-il. Enfin, toi !

J'étais si stupéfiée que je ne pus éviter son étreinte. Ardemment, il me plaqua contre lui, froissant mes seins, griffant mon dos.

— Viens, Clithia ! Je te veux !

Je me débattis trop violemment, il perdit l'équilibre, m'entraînant dans sa chute. Ma chemise s'était retroussée. Avec un râle de désir fou, il roula sur moi.

CHAPITRE XVIII

Il m'embrassait avec une telle furie que nos dents s'entrechoquaient. Ses jambes avaient écarté les miennes.

— Ma chérie ! Mon amour !

— Je vous en prie, Lorenzo. Je suis Rosamond !

— Je t'aime...

— Je ne suis pas Clithia !

— Je savais que tu viendrais. Il suffisait que je t'appelle.

— Vous me faites mal... Je ne veux pas !

Je m'étais dérobée à plusieurs reprises. Son exaltation le rendait maladroit, mais s'il continuait, j'allais être truffée d'ecchymoses.

— Regardez-moi ! Vous vous trompez !

— Tu vas m'appartenir. Je t'ai tant attendue.

— Je suis Rosamond, vous dis-je. Pas Clithia !

Je répugais à le mettre hors de combat. Ce fut quand il faillit parvenir à ses fins que je me décidai. J'assurai ma prise, puis, d'une brusque détente, je propulsai mon malheureux assaillant jusqu'à son lit dont il heurta du crâne un montant.

Il avait eu un grognement sourd, ses membres se relâchèrent, il s'immobilisa.

— Je ne pouvais pas agir autrement, lui dis-je comme s'il avait pu m'entendre, je n'ai jamais été violée, je déteste que l'on m'oblige à faire une chose que je n'ai pas souhaitée, et à plus forte raison quand on me prend pour une autre.

Sur ce, je me penchai sur Lorenzo. Il n'était que choqué, son visage se crispait, il n'allait peut-être pas tarder à remonter sur le ring pour un second round.

J'ouvris un placard, m'emparai de quelques cravates dont je me servis pour lier les chevilles et les poignets de mon brutal séducteur.

Je l'installai ensuite sur son lit, m'assis à son chevet.

Ses paupières battaient, il prit plusieurs longues aspirations.

— Alors, lui dis-je gentiment, c'est fini, ce caprice ?

Ses yeux s'ouvrirent, sa bouche eut un rictus.

— Attention !

Il avait l'air de regarder le plafond, plus exactement le luminaire tarabiscoté, garni de pendeloques et de chaînes dorées.

— Qu'imaginez-vous, mon pauvre ami ? C'est la suspension qui vous effraie ?

Il se rencoignait contre son oreiller.

— L'araignée...

— Ah ! elle s'est changée en araignée.

— L'énorme araignée !

Il s'était mis à gigoter, je le retins pour l'empêcher de tomber du lit.

— C'est la crise qui continue, hein ? monologuai-je.

Puis je fronçai les sourcils.

— Mais, au fait, pourquoi donc avez-vous cet accès ?

— Ses pattes... Ses abominables pattes, hérissées de crins...

Je m'exclamai :

— L'eau minérale ! Vous avez bu de l'eau minérale, il y a quelques minutes. Elle contenait sûrement cette saleté de drogue hallucinogène dont on m'a fait absorber quelques gorgées dans la grotte.

Je secouai Lorenzo.

— Tâchez de me comprendre... Il n'y a pas d'araignée géante, je suis Rosamond et vous venez encore d'être drogué. L'eau que vous avez bue... Vous entendez ? L'eau bue à la cuisine...

— Ah ! oui, la cascade ! Les gouttes sont comme des perles. Elles s'éparpillent... Quel bel arc-en-ciel !

— Ne bougez pas ! Je vais chercher la bouteille. C'est une bouteille de San Pellegrino, n'est-ce pas ?

Il bredouillait d'autres insanités. Je m'élançai hors de la pièce, j'allai en trombe jusqu'à la cuisine.

La bouteille ? Où était-elle ? Pas sur la table, ni sur l'évier où Vittoria avait rangé la vaisselle du dîner qu'elle laverait au matin. Pas

dans le buffet, ni dans le placard mural, où une étagère supportait pourtant diverses fioles de vinagre, d'huile, de vin, de *brenda*.

Lorenzo avait-il bu du vin, ou de l'eau du robinet ? Il désirait de l'eau minérale. S'il n'y avait pas dans la cuisine de bouteille entamée, il aurait pu en prendre une à la cave. Mais il était très improbable qu'il eut ramené à la cave une bouteille vide.

Je poursuivis quelques instants des recherches infructueuses, avant de revenir auprès de Lorenzo. Je m'approchais de lui avec prudence. Allait-il encore manifester pour sa Clithia, par ma personne interposée, un appétit de cannibale ?

Il poursuivait son rêve éveillé ; il devait en être à une période de béatitude et ne me prêta aucune attention.

J'attendis patiemment qu'il fut de retour de son « voyage ». Son agitation diminua, il tomba dans la somnolence. Après l'avoir délié, j'appliquai sur son front une serviette trempée dans de l'eau froide.

Il réagit, s'ébroua, se frotta les yeux.

— Pouvez-vous me dire qui je suis, demandai-je ?

— Quelle question ! fit-il. Vous craignez un dédoublement de votre personnalité, *miss Lew* ?

— C'est plutôt vous qui vous êtes dédoublé, ripostai-je avec bonne humeur.

— Au fait, pourquoi vous trouvez-vous dans ma chambre ?

— Parce que vous venez de réaliser un de vos numéros. Cela s'intitulait : « Le viol de la nymphe ». Vous étiez le satyre, et moi la nymphe innocente qui fuit dans le bocage.

— Clithia, c'était vous ?

— Vous me l'affirmiez. Je m'en défendais. J'ai même dû me défendre de votre ardeur virile, vous mettre hors de combat.

— Je suis navré, Rosamond.

— Il y a de quoi. Mais je ne vous en veux pas. Vous étiez, une fois de plus, intoxiqué.

— Comment cela ?

— Avez-vous bu de l'eau minérale ?

— Oui...

— Qu'est devenue la bouteille ?

— Voyons, fit-il, elle se trouvait, je crois, sur la table de la cuisine, il s'agissait de la bouteille que j'avais entamée au dîner. Je l'ai laissée où elle était,

— Vous avez bu au goulot ?

— J'ai pris un verre dans le placard, je l'ai rempli... Il me semble que... oui, je n'en ai bu que la moitié. J'ai eu l'impression que l'eau était éventée, et même qu'elle avait un goût douteux, comme un relent de moisissure.

— Vous avez jeté le reste dans l'évier ?

— Je n'en ai pas l'impression. Qu'ai-je fait ? Je pense que j'ai posé le verre sur l'égouttoir, au milieu de la vaisselle...

— Oh ! ce serait très bien !

Je m'élançai avec enthousiasme vers la porte.

— Où allez-vous ?

J'étais déjà au bout du couloir.

Un verre, posé dans la soupière, était à demi rempli d'eau. Je la flairai, la goûtai. Elle avait, en effet, une faible odeur et une saveur de végétal moisi, un relent d'humus, de feuilles d'automne.

CHAPITRE XIX

J'emportai précautionneusement ma précieuse trouvaille jusqu'à la chambre de Lorenzo.

— Cette fois, lui annonçai-je, nous tenons le bon bout ! N'avez-vous pas, quelque part, un petit flacon vide ? Cet échantillon va nous livrer la clé du mystère. L'eau doit contenir la fameuse drogue qui nous fait si bien perdre la tête. Tenez, sentez... C'était bien cela ?

— Assurément. Mais la bouteille ?

— La bouteille n'est plus là. Quelqu'un lui avait ajouté, cette nuit, la décoction en question. Sans doute dès que vous avez annoncé que vous aviez soif. Vous avez bu, et on a

emporté le reste, en supposant que vous vous étiez passé de verre.

— Quelqu'un ? Qui donc ?

— Comment le savoir ? On entre si facilement chez vous. La première explication, ce serait que la personne coupable n'ait pas eu besoin de s'introduire dans la maison...

— Je ne vous comprends pas.

— Si elle s'y trouvait déjà...

— Mais, il n'y a ici que nous deux et...

— Et Vittoria.

— Vous n'allez pas la soupçonner !

— Ce n'est qu'une hypothèse. Elle prépare les repas, sert les boissons. Il lui est facile d'assaisonner à sa guise ce que nous absorbons. Elle pourrait d'ailleurs agir à l'instigation d'une autre personne. Par exemple... Rosalba.

Lorenzo fit des gestes de dénégation.

— Certainement pas.

— Pourquoi donc ?

— Parce que si j'avais épousé Rosalba, il était entendu que nous aurions engagé une jeune domestique, afin de mieux tenir la maison, d'être à même de recevoir.

— Vous auriez congédié Vittoria ?

— Peut-être pas dans l'immédiat. Mais elle est âgée, le temps du repos est venu.

— Où serait-elle allée ?

— Oh ! il y a un hospice de vieillards, à Certeldo. C'est bien là qu'elle finira ses jours, de toute manière.

— Mais, si vous ne vous mariez pas, vous la gardez à votre service ?

— Bien entendu. Aussi longtemps que possible.

Je claquai mes mains l'une contre l'autre.

— Nous y voilà ! C'était un traitement de dissuasion ! Un traitement à doses espacées qui provoquait des troubles mentaux. Afin que l'on sache dans le pays que votre raison était chancelante. Vous n'étiez plus un garçon à marier, mais un malade à soigner. Une circonstance très favorable au but visé est apparue dès le début, avec le syndrome obsessionnel de la créature imaginaire dont vous étiez amoureux.

— Vittoria est incapable d'une chose pareille.

— Elle a pu être aidée, par le sorcier qui lui a fourni le philtre. Le sorcier a fait intervenir ses filles, ou ses petites filles.

Lorenzo secoua la tête.

— Je n'ai pas votre imagination, Rosamond. Je veux bien que vous fassiez analyser l'eau du verre, mais attendez le résultat avant d'inquiéter ma vieille servante. Nous nous garderons d'ailleurs de l'accuser, nous nous informerons simplement auprès d'elle.

— C'était mon intention, protestai-je. Et la mise en cause de Vittoria n'est pour moi qu'une éventualité. Je songe à une autre explication, dont je vous entretiendrai sans doute à mon retour de Turin.



Une secrétaire discrète m'introduisit dans le cabinet du docteur Vercelli, dont le sourire, quand il m'accueillit, me parut teinté d'ironie.

— Résultats négatifs, *miss*. Le tabac contient de la nicotine, le vin, de l'alcool et des traces de traitements chimiques habituels. Mais aucun toxique susceptible de provoquer les troubles que vous m'avez signalés.

— J'ai mieux à vous proposer, annonçai-je, en sortant de mon sac à main la petite fiole où j'avais versé l'eau du verre.

Il la déboucha, la porta à son nez.

— Vous pouvez goûter, proposai-je. Je l'ai fait. On ne tombe pas raide mort.

Il versa quelques gouttes du liquide au creux de sa main, les porta à ses lèvres.

— Mais, s'écria-t-il, c'est une odeur et un goût...

— De champignons, terminai-je. C'est ce qu'il me semblait.

— Exactement.

— Vous allez savoir comment je me suis procuré cet échantillon et quels sont les désordres que produit l'absorption d'un demi-verre de cette eau.

— Une minute, voulez-vous, s'écria-t-il. Nous avons dans notre service un spécialiste de la mycologie qui sera prodigieusement intéressé par votre affaire. C'est le professeur Ambrosio, dont les travaux font autorité, tant dans le domaine de la classification que dans celui de l'étude des diverses intoxications par les champignons.

Il me quitta un instant, revint en compagnie d'un homme en blouse blanche, aux cheveux gris qu'il me présenta avec toute sa chaleur latine.

— *Miss Lew* nous a été hautement recommandée par le consulat britannique. Elle étudie actuellement le cas d'un de ses amis qui serait victime d'intoxications répétées. Elle nous a fait analyser du tabac et du vin. Nous n'avons rien décelé d'anormal dans ces substances. Mais elle nous soumet un autre produit. Le voici.

Le visage du professeur s'éclaira, quand il eut humé le flacon.

— Vous aviez raison, *Vercelli*. C'est bien ma partie. L'odeur, dite « de champignon » est pour moi extrêmement nette. Malheureusement, il serait long et difficile d'isoler le toxique que contient cette eau. S'agit-il de muscarine, de myco-atropine, de choline ? Ce serait tellement plus simple si vous pouviez me présenter un spécimen du champignon, je n'aurais pas grand-peine à le déterminer.

Je secouai la tête. Il reprit :

— Il ne faut pas y compter ? Alors, pourriez-vous me décrire, de façon précise, les symptômes de l'empoisonnement ?

— Volontiers. J'ai été, moi-même, intoxiquée à plusieurs reprises.

Les deux hommes écoutèrent mon récit, le

professeur Ambrosio avec une attention passionnée. Je n'insistai pas outre mesure, bien entendu, sur les aspects érotiques des crises, me contentant de les suggérer. En revanche, je m'étendis sur les différentes autres formes d'hallucination, telles que je les avais éprouvées. Je signalai quelques-unes de celles de Lorenzo, parmi les plus caractéristiques.

— Cela ne fait aucun doute, s'exclama le professeur, on vous a fait absorber des champignons hallucinogènes, ou leurs extraits. Avez-vous, ces jours derniers, consommé des champignons ?

— Oui, répondis-je, dans un plat de riz.

— Du *risotto ai funghi* ?

— Oui. J'ai cru que c'étaient des cèpes. Mais ils étaient hachés menus, dans une sauce à la tomate.

— Il ne fallait que très peu de spécimens dangereux pour provoquer des troubles sérieux.

— Mon ami a dû consommer souvent des sauces de ce genre.

— C'est ce qui explique ses accès d'excitation cérébrale, son déséquilibre psychique. Qui préparait ces champignons ?

— Une vieille servante.

— Elle les avait cueillis ?

— Sans doute. Ou on les lui avait remis pour nous les servir. Hum ! je me souviens l'avoir entendu dire qu'elle ne mangeait jamais de sauce.

— Aurait-elle péché par ignorance ? Ce qui est très surprenant, c'est que les espèces hallucinogènes sont rares en Europe. Les plus connues sont d'origine mexicaine. Ce sont des psilocybes, que les Indiens du monde précolombien appelaient : « *la chair de Dieu.* » Ils étaient utilisés lors de rites magiques. On étudie leurs effets depuis quelques années, on les cultive même en laboratoire dans quelques grands centres universitaires. C'est ainsi que l'on a été amené à effectuer des recherches sur des espèces voisines, par exemple, sous nos climats le *panaeolus sphinctrinus*.

Il pointa un doigt sur son front.

— Mais oui ! On a cueilli dans le Piémont cette espèce, de la tribu des strophariées... Un ramasseur distrait ou incompetent peut, par le plus grand des hasards, en ramener un dans son panier.

Je l'avais laissé parler. Je me permis de l'interrompre, en désignant la fiole.

— La distraction de l'amateur irait-elle, insinuai-je, jusqu'à préparer un extrait de *panaeolus*, pour en verser dans une bouteille de San Pellegrino, ou dans la bouche d'une jeune fille, préalablement assommée ?

— Excusez-moi. J'oubliais... Dans votre cas, il y a volonté de nuire. Cependant...

Il hocha la tête plusieurs fois.

— Je vous le répète, je suis vraiment surpris qu'une variété aussi rare ait été utilisée. A ma connaissance...

Il s'interrompit, me fit face.

— Permettez-moi de vous poser une question. Je ne vous ai pas demandé en quel lieu se sont passés ces faits si curieux.

— A Certeldo...

— A Certeldo !

Il avait lâché la petite bouteille. Je la saisis sur ses genoux, alors qu'elle commençait à se vider de son perfide contenu.

CHAPITRE XX

J'avais pris un rapide déjeuner dans un snack, à la sortie de Turin. Je roulai à vive allure jusqu'à Certeldo. Quand je stoppai ma Triumph devant la demeure de Lorenzo, ce fut Caterina qui apparut sur le seuil.

— Je vous attendais, *signorina*. C'est moi qui garde la maison.

Je fronçais les sourcils. Elle expliqua :

— Vittoria a été obligée de partir.

— Pourquoi ?

— On l'a prévenue que sa sœur qui habite dans les Pouilles est très malade et qu'elle la

réclame. Elle a pris le « Pulman », avant midi. Elle restera peut-être quelque temps. Elle m'a demandé de la remplacer.

Ce départ inattendu me paraissait louche.

— Comment a-t-elle été prévenue ?

— Je ne le sais.

— Et Lorenzo ? Il est là ?

— Parti, lui aussi. Vous n'étiez pas au courant ?

— Mais non. Où est-il allé ?

— En voyage.

J'étais stupéfaite.

— Il ne m'en avait pas avertie. Quand vous a-t-il annoncé qu'il s'en allait ?

— Il ne m'a rien dit à moi. C'est Vittoria qui m'a appris qu'il n'était plus là. Mais il a laissé une lettre pour vous. Elle est sur la table de la cuisine.

De plus en plus intriguée, j'entrai dans la maison, saisis l'enveloppe qui ne portait pas d'inscription, la décachetai.

« Chère miss Rosamond,

« Croyez que je regrette beaucoup de ne pas

pouvoir vous saluer avant que vous repreniez votre route. Je dois moi-même effectuer un voyage. J'ai été très heureux de vous recevoir à Certeldo.

Bien cordialement à vous.

Lorenzo Lendi. »

La bonne vieille m'avait suivie. D'une voix inquiète, elle m'interrogea :

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas, signorina ?

Je lus encore la lettre. Lorenzo me signifiait mon congé. C'était ahurissant. Il avait décidé d'arrêter mes recherches, alors que j'allais bientôt aboutir, et il avait employé le moyen le plus simple : la fuite. Il avait même fait le vide derrière lui, en expédiant Vittoria très loin. Il ne voulait pas savoir...

Caterina reprit :

— Il vous dit où il va ?

— Non.

— Et vous n'étiez pas prévenue ?

— Absolument pas.

— Oh ! ce n'est pas bien !

C'était mon avis. Je ne pouvais pas ne pas me sentir vexée.

— J'avais projeté de quitter Certeldo aujourd'hui, dis-je sèchement. Je vais préparer mes bagages.

— C'est un *poverino, signorina*. Il faut lui pardonner. Que c'est donc malheureux ! Moi qui espérais que, grâce à vous, il irait mieux.

— Il n'avait pas besoin de moi.

— *Che disgrazia !*

Je laissai l'ancienne nourrice de Lorenzo à ses jérémiades et grimpai à l'étage d'un pas décidé. J'eus tôt fait de remplir ma valise et mon sac.

Pourtant, à l'instant de regagner le rez-de-chaussée avec mes bagages, un certain instinct qui m'anime fut le plus fort.

J'entrai dans la chambre de Lorenzo.



Quand je redescendis, sans valise, j'adressai à Caterina un sourire d'encouragement.

— Je ne pars pas encore.

— Tant mieux, *signorina*. Restez tant que vous voudrez. Attendez le retour de Lorenzo. Dans quelques jours...

— Il reviendra plus tôt, assurai-je.

— Ah ! vous croyez ?

Je sautai dans ma voiture, me rendis sur la place du village où je la garai, gravis le raidillon qui menait chez Edna.

La jeune fille sciait du bois, un pied maintenant la bûche sur le chevalet. Elle lâcha tout, en m'apercevant.

— Enfin, vous voici, fit-elle ! Je vous ai cherchée.

— J'ai été retardée à Turin. Alors, ce testament ?

— Roberto a pu en connaître l'essentiel.

Elle eut une moue de mépris.

— Ce sont toujours les riches qui s'arrangent entre eux. Si Lorenzo n'a pas pris une épouse avant qu'il ait atteint l'âge de vingt et un ans, ce sera ce grand coquin de Malone qui héritera de la plus grosse part,

— Le professeur Malone ?

— Oui. Un des familiers du défunt *signor* Lendi qui en fait son principal héritier « connaissant sa générosité pour les bonnes œuvres ». Il y a de quoi se crever de rire ! Malone est un pingre, il écorcherait un pou pour en avoir la peau. Il n'a jamais pu se garder une servante, il a fini par recueillir, il y a quelques années, deux jeunes de ses parentes, des orphelines sans le sou dont il a fait ses esclaves.

— Voilà qui m'intéresse énormément, déclarai-je.

— Qu'il soit héritier ?

— Oui. Et aussi qu'il ait deux filles à sa disposition.

— Mais ce sont des minables. Vêtues en paysannes, le foulard noir à la tête, comme les vieilles. Vous ne les avez pas remarquées ? Elles sont toujours fourrées à la maison Lendi. Vittoria leur donne des fruits, des légumes.

— Elles sont venues cueillir des figues, l'autre jour. La plus grande se prénomme

Lydia, c'est bien cela ? Elle porte de vilaines lunettes ?

— Exact. L'autre, c'est Claudia.

— Je pense qu'en échange, elles apportaient à Vittoria des champignons ?

— C'est très possible. Cette grande andouille de Malone est toujours à courir les bois, pour ramener tout ce qui se mange.

— On me l'a signalé à Turin, Malone est un mycologue très averti.

— Un quoi ?

— Un connaisseur de champignons. Il a été professeur de sciences naturelles à Ivrea. C'était l'un des meilleurs spécialistes du Piémont, en ce qui concerne l'étude des variétés rares.

— C'est aussi un vieux dégoûtant, assura Edna.

— Vous ne le portez pas dans votre cœur. Puis-je savoir pourquoi ?

— Parce que c'est un de ces cochons de bourgeois du pays qui, autrefois, m'attirait chez lui en m'offrant de l'argent. Il ne me re-

mettait que la moitié de ce qu'il m'avait promis. Et s'il s'était contenté de faire comme tout le monde ! Mais c'était un sale vicieux.

Elle cracha de dégoût.

— De mieux en mieux, appréciai-je. Il est bien tel que je le supposais.

— Vous supposez quoi, *signorina* ?

— Souvenez-vous, Edna. Vous avez fait devant moi une réflexion hier, au sujet de toutes ses machinations autour de Lorenzo. « *Qui aurait intérêt à faire ça...* » En bien ! c'était Malone ! Malone avait intérêt à rendre fou Lorenzo, à l'intoxiquer, à obnubiler son esprit par des chimères, jusqu'à la date anniversaire où il serait en partie déshérité.

Ena eut une grimace de crainte.

— Alors, pour cela, interrogea-t-elle, avait-il conclu une alliance avec le diable ?

— Non, souris-je, mais son habilité était diabolique. Il a utilisé les propriétés néfastes d'un champignon que l'on nomme au Mexique : « *la chair de Dieu* », et qui est bien plutôt la chair du démon.

J'arrêtai les questions de la jeune fille.

— Voulez-vous m'accompagner ? Il faut que je pénètre chez Malone. Si je sonne à sa porte, il me fera répondre qu'il est absent.

— On peut entrer chez lui par l'arrière du bâtiment, en traversant le parc et en passant par le garage. Vous pensez bien que je ne me présentais pas au portail...



Edna me conduisit sans encombre jusqu'à l'intérieur du garage du professeur Malone, me désigna une petite porte au fond.

— Par là, chuchota-t-elle, c'est la buanderie, ensuite la cuisine. Vous déboucherez dans un vestibule. La bibliothèque, où le professeur se tient d'ordinaire, est à droite de l'entrée principale.

— Attendez-moi là. S'il y a trop de bruit, accourez.

— Entendu. Ça ne me déplairait pas.

Je m'étais glissée dans un local mal éclairé, plein de buée et d'odeur de lessive. Penchée sur un bassin en ciment, une frêle jeune fille frottait du linge à la brosse.

Elle ne m'entendit pas m'approcher d'elle et n'émit qu'un gloussement terrifié, quand je la ceinturai, la baillonnant d'une main.

Elle cessa de se débattre lorsque je lui fis face, se mit à trembler convulsivement, sous la menace de mon automatique.

— Tu es Claudia ?

Elle abaissa ses paupières en signe affirmatif.

— Tu ne crieras pas ?

Elle secoua la tête.

— Tu sais qui je suis ?

— *Si signorina. L'Inglese... L'amica di Lorenzo.*

— Tu n'as rien à craindre si tu acceptes de me renseigner. Il y a plusieurs petites choses que je désirerais savoir. Tu n'auras plus à redouter ton maître, je te le promets.

Elle joignit les mains et bredouilla.

— Pitié, *signorina*, ma sœur et moi nous étions obligées. Nous avons été battues... Lydia surtout... et « il » menaçait de nous faire aller en prison... « Il » prétendait que nous lui avions volé de l'argent. Ce n'est pas vrai. Je vais tout vous dire... Tout !

CHAPITRE XXI

Je fis une entrée fort réussie dans la bibliothèque du professeur Malone qui compulsait des papiers épars sur son bureau. Il n'avait pas levé la tête, il se bornait à bougonner :

— Qu'est-ce que c'est encore ?

— C'est moi, dis-je d'une voix suave. Rosamond Lew, de Londres. Vous ne me reconnaissez pas ?

Il eut un tel haut-le-corps que son fauteuil grinça.

— Comment vous êtes-vous introduite ici ?
Je tendis un bras, souriante.

— Par cette porte.

— Vous... vous n'avez pas sonné ?

— Oh ! si, plusieurs fois On ne venait pas m'ouvrir. J'ai cru que je pouvais me permettre...

Son front s'était plissé, des rides verticales abaissaient les coins de sa bouche, sa mâchoire inférieure saillait.

— Que désirez-vous, *miss* ?

— Avoir un entretien avec vous.

Il désigna ses papiers.

— Je suis très occupé en ce moment. Je vous prierai de revenir.

— Fort bien. Mon temps est aussi précieux que le vôtre. Si vous êtes décidé à faire preuve de bonne volonté, nous pouvons régler notre affaire en quelques minutes. Prenez un papier et une plume. Rédigez-moi des aveux complets.

— Qu'est-ce que vous me chantez là !

Les lèvres minces de Malone avaient un rictus de colère.

— N'êtes-vous pas folle ?

— Pas encore. Vous ne m'avez administré que deux fois de votre ingénieux poison.

Il s'était levé, gesticulant.

— Je vous prie de sortir immédiatement !

— Sinon, vous téléphonez aux carabiniers ? Pourquoi pas ? Moi, je téléphonerai ensuite au

consultat britannique à Turin et au professeur Ambrosio qui a identifié ce matin la présence, dans de l'eau minérale, d'un extrait de *panaeolus sphinctrinus*.

Il se raidissait pour se contenir.

— Je ne comprends pas vos insinuations.

— Alors, écoutez-moi. Si je commets des erreurs, je vous présenterai mes excuses.

Il se rassit, en maugréant.

— Faites vite. Vos excentricités dépassent déjà les bornes.

— Je vais quand même procéder par ordre chronologique, annonçai-je avec flegme. Je suppose d'abord que c'est vous qui avez incité votre vieil ami Lendi à rédiger, peu de temps avant sa mort, un certain testament, qui vous permettait, sous condition, d'accepter une grande part de son héritage.

— Le testament fut établi par-devant notaire.

— Je n'en doute pas. Les formes légales ont dû être respectées. Ce qui n'était plus du tout légal, en revanche, ce fut de mettre hors course la petite Edna en organisant un véritable attentat aux mœurs.

— Je ne suis pas au courant.

— Croyez-vous ? Je peux produire des témoignages. C'est vous qui avez fourni le narcotique et dirigé les manœuvres. Laissez-moi poursuivre. Vous avez également éliminé la jeune Rosalba en sabotant sa bicyclette, un jour qu'elle se promenait sur une route de montagne. Vous étiez embusqué dans les parages, à la cueillette de vos distingués champignons. Une de vos malheureuses jeunes parentes faisait le guet, pendant que vous desserriez les câbles des freins. Rosalba aurait pu se tuer, vous le savez.

— En voilà assez !

— J'ai à peine commencé. Vous n'en étiez qu'aux préliminaires. Ensuite, vous vous êtes attaqué à Lorenzo. Ces deux filles n'intervenant plus dans sa vie sentimentale, vous avez entrepris de lui faire perdre la raison, afin d'être sûr qu'il ne chercherait pas une épouse avant la date fixée pour l'exécution du testament.

Le professeur était devenu blême.

— Jusqu'où irez-vous, *miss*, dans vos divagations ?

— Jusqu'au bout ! Je crois que vous avez expérimenté sur vous-même l'étrange pouvoir

de vos champignons hallucinogènes qui provoquent aussi bien l'épouvante que l'euphorie. Les effets aphrodisiaques du toxique auraient pu aller à l'encontre de votre but. Mais, chez Lorenzo, il y avait eu une fixation de son délire, en une passion morbide pour un être imaginaire. C'était un résultat inespéré. Pour plus de sûreté, vous êtes devenu metteur en scène, en contraignant Lydia à jouer à la nymphe. Sans ses laides lunettes, et avec une magnifique perruque blonde en cheveux naturels. J'ajoute que Lydia est amoureuse de Lorenzo et, bien que cruellement torturée en son cœur, elle s'est prêtée à toutes vos machinations. Elle n'a eu un mouvement de révolte que lorsque j'ai été moi-même en cause.

Malone, l'œil haineux, crispait ses mâchoires.

— Ce sont d'infâmes calomnies, grinça-t-il.

— Ne vous impatientez pas. Je vais abréger. J'en viens à vos derniers hauts faits d'aujourd'hui. Vous vous êtes débarrassé de Vittoria en l'expédiant chez une de ses sœurs qui doit se porter à merveille. Puis vous avez fait savoir à Lorenzo que je me trouvais chez vous et que je l'appelais d'urgence. Il s'est présenté, vous lui

avez fait boire un peu de votre excellent narcotique et il dort présentement dans la dernière chambre à gauche, au bout du couloir de l'étage.

Malone s'était dressé, repoussant son fauteuil qui tomba.

— Comment... comment pouvez-vous savoir ?...

— Mon attention a été mise en éveil quand j'ai eu l'idée de comparer l'écriture de ma lettre à des spécimens de l'écriture de Lorenzo. Vous tombiez mal, car j'ai étudié la graphologie. Lorenzo ne me signifiait pas mon congé : il s'agissait d'un faux. On m'avait d'autre part révélé à Turin que vous étiez un savant mycologue. J'ai appris, à mon retour, que vous pouviez hériter des propriétés de votre ami Lendi. Ensuite, j'ai recueilli des témoignages... Vous ne vous y attendiez pas. Vos esclaves se sont révoltées ! Elles en avaient assez d'être obligées de commettre des actes délictueux et de recevoir des corrections si elles regimbaient. Je leur ai formellement promis que, si elles changeaient de camp, je les protégerais.

— Si vous en êtes encore capable !

Il avait empoigné sur son bureau un poignard coupe-papier qu'il brandit.

J'avais reculé d'un pas, braquant sur lui mon automatique.

— Lâchez votre arme ! criai-je.

Il ne m'écoutait pas, la bave aux lèvres, il se précipita sur moi. J'esquivai son attaque, mais je glissais sur le parquet ciré, mon revolver m'échappa. Je m'étais rettrapée à un fauteuil que je soulevai pour me protéger. La lame du poignard en déchira le velours. Je m'écroulai sous le choc. Malone me surplomba, vociférant sa fureur.

La détonation qui retentit stoppa son élan.

— Lydia, hurla-t-il, donne-moi cela !

Une seconde détonation claqua.

Je me relevai. Malone courait, franchissait une porte. Près du bureau, se tenait une jeune fille en blouse grise aux impressions noires, ses cheveux noirs relevés en chignon, le visage mangé par des lunettes.

En sanglotant, elle abaissait lentement son bras et laissa choir mon automatique.

Edna bondit soudain dans la pièce.

— Qui a tiré ? Vous n'êtes pas atteinte, Rosamond ?

— C'est la nymphe Clithia qui m'a sauvée, lançai-je.

Lydia tomba à genoux, secouée de sanglots.

— Je vous en supplie ! Je regrette tant !

Je l'obligeait à se mettre debout.

— Allons, c'est fini, ne pleurez pas...

— Ce n'est pas fini. Où est l'autre, s'écria Edna ?

— Il est monté par l'escalier, fit Claudia survenue. Pourvu qu'il ne se venge pas sur Lorenzo...

— Lorenzo, gémit Lydia !

Elle fonça la première. Je la suivis, l'automatique au poing. Derrière elle, j'entrai dans la chambre où Lorenzo dormait toujours du sommeil de l'innocence.

— Dieu soit loué, fit Lydia, il ne lui a pas fait de mal.

— Vous allez attendre à son chevet qu'il se réveille, n'est-ce pas ?

— Si vous le permettez...

— Je vous le permets, à condition que vous changiez d'apparence. Dès que les carabiniers nous aurons débarrassé de l'énergumène qui se cache quelque part, vous revêtirez votre plus

jolie robe, dénouerez vos cheveux et ôterez vos lunettes.

Les mains à sa poitrine, elle murmura :

— Oserai-je ? Quand il saura ce que j'ai fait...

— Je me charge des explications. Je serai avec vous, quand il ouvrira les yeux.

— S'il me méprise, je mourrai !

— Alors, tentez à fond votre chance. Reprenez l'aspect de la nymphe Clithia. Vous savez combien il est amoureux d'elle. Une dernière apparition... Pourquoi pas ? Je serai là... S'il se fâche, ce que me paraît très improbable, je lui dirai que c'est moi qui ai eu cette idée.

Il y eut un bruit de course dans le couloir.

Edna entra, les yeux luisants d'une joie sauvage.

— Il n'y a plus de mauvais bête, ricana-t-elle !

— Tu l'as tué ?

— J'aurais bien voulu. Il s'est barricadé dans le grenier, il a accroché une corde à une poutre. Il tire une langue longue comme ça !

Les filles exhalèrent des plaintes horrifiées.

— Sa dernière idée ingénieuse, déclarai-je.

Cela arrange tout. Il n'y aura pas de scandale. Je vous dirai ce que nous allons raconter à la police. Allez avertir les carabiniers, Edna.

Lydia vint à moi, soupira à mon oreille, en désignant Lorenzo.

— Croyez-vous qu'il me pardonnera ?

— Suivez d'abord mon conseil, chuchotai-je.

Elle ôta ses lunettes, puis se mit à dégrafer sa blouse.

FIN